

L'ACTION NATIONALE

L'ACTION NATIONALE	<i>Au seuil de l'an nouveau...</i>	3
Lionel GROULX	<i>L'oeuvre d'Esdras Minville</i>	6
Guy FRÉGAULT	<i>Louis Riel, patriote persécuté.....</i>	15
Roger DUHAMEL	<i>Une heure avec Édouard Montpetit.....</i>	23
Robert LLEWELLYN	<i>La France regarde le Canada</i>	30
John J. HUGO	<i>De l'immoralité de la conscription: principes généraux et historique de la conscription.....</i>	40

Chroniques

XXX	<i>En deux mots.....</i>	53
Roger DUHAMEL	<i>Courrier des lettres.....</i>	61

Procurez-vous **GRATUITEMENT** cet ouvrage

NOTRE QUESTION NATIONALE

200 pages

par Richard Arès,
préface du chanoine Lionel Groulx.

Cette étude connaît un remarquable succès de librairie.
Les 5^e et 6^e mille sont actuellement en vente.

Toute personne qui nous enverra

Deux Abonnements d'un an à **L'ACTION NATIONALE**

recevra **GRATUITEMENT** un exemplaire de
"NOTRE QUESTION NATIONALE"

L'Action Nationale

REVUE MENSUELLE

Comité de direction : F.-A. ANGERS,
Arthur LAURENDEAU et Roger DUHAMEL.

L'Action Nationale, publiée par la Ligue d'Action Nationale, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et en août.

DIRECTION et ADMINISTRATION

C. P. 1524 - - Place d'Armes, Montréal

On communique avec l'administrateur de la revue, Jean Drapeau, à son bureau : ch. 603, 4^e est, rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone : MARquette 2837.

L'abonnement est de \$2.00 par année
Pour l'étranger : \$2.50 par année
Abonnement de soutien : \$5.00 par année

Tous droits réservés. Ottawa. 1933.

37 ANS

de service consciencieux

René DUPONT — président
J.-H. DESCHENES — vice-président
Jacques DUPONT — secrétaire-trésorier

OUI!
MEUBLEZ
VOTRE
MAISON
CHEZ

AL DUPONT DEE
de meubles et de décoration

4020 EST. STE-CATHERINE • AM 2111
COIN JEANNE D'ARC - PRES BLVD PIE IX

Téléphone: AMherst 2111

COUVRETTE-SAURIOL

Limitée

EPICIERS EN GROS



50, rue de Bresolles

HArbour 8151



Président et gérant général
Bernard Couvrette

*Double
protection*

Assurer l'avenir de votre famille, c'est bien. Penser aussi au vôtre, c'est mieux. D'où la nécessité de notre police à *double* protection. Elle vous fait rentier à vie. Si vous mourez, nous payons une annuité aux survivants. Quel est votre âge? Nos renseignements sont gratuits.

❁ CAISSE ❁
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue S. - Jacques
Montréal - HARbour 3291

La Sauvegarde de la Famille

L'économie est l'art d'ordonner ses dépenses. Sans la pratique de cette vertu sociale, la famille ne connaît aucune sécurité, elle est vouée, tôt ou tard, à la ruine.

Protégez votre foyer, préparez l'avenir des vôtres, assurez-vous une vieillesse heureuse et digne en vous constituant petit à petit les réserves nécessaires.

Prenez dès aujourd'hui l'habitude de l'épargne.



BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif, plus de \$250,000,000

514 bureaux au Canada • 60 succursales à Montréal

H.-O. VIAU

Marchand de meubles
Confection pour hommes et femmes



4741, ave Verdun



4270, St-Jacques O.

Pour votre santé —

Mangez tous les jours 2 ou 3 carrés

LEVURE LALLEMAND

Fraîche

Les médecins recommandent la levure fraîche. La Levure fraîche Lallemand est très riche en vitamines B, C et D. Sa haute qualité et sa pureté sont assurées par les années d'expérience de la maison Lallemand. En vente chez les épiciers et les pharmaciens.

Vous trouverez chez nous, et à bon compte, tout ce qu'il faut pour meubler votre résidence.

•
Maison établie
depuis 40 ans.



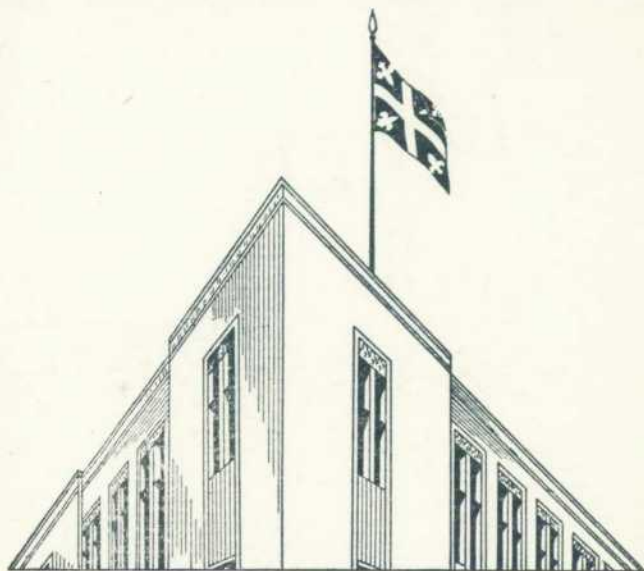
• Filtroy 4681 •

LAMARRE FRERES

3723 Notre-Dame ouest,

Montréal

D U P U I S



Maison essentiellement
canadienne-française
depuis sa fondation
en 1868

Dupuis Frères
FRÈRES

MONTREAL

Magasin à rayons : 865 est, rue Ste-Catherine.
Comptoir Postal : 780, rue Brewster.
Succursale magasin pour hommes : Hôtel Windsor.

VI

L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE

•
VOLUME XXV
•

Comité de Direction :

F.-A. ANGERS, ROGER DUHAMEL,
ARTHUR LAURENDEAU

LIGUE D'ACTION NATIONALE

4 est, rue Notre-Dame
MONTREAL

Treizième année

Premier semestre 1945

BAnQ NUMÉRIQUE

Page(s) blanche(s)

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Au seuil de l'an nouveau

Au début d'une nouvelle année, il est traditionnel de transmettre à ses amis ses meilleurs souhaits pour les douze mois à venir. Sans connaître les plans divins sur chacun d'entre nous au cours de cette période, il est toutefois permis d'espérer qu'ils nous réservent des joies profondes et surtout la satisfaction du devoir accompli. Cette dernière expression manque assurément de panache, mais à la réflexion, qui ne se rend compte qu'elle renferme l'essentiel d'une vie humaine, la condition du bonheur temporel véritable ? A ses lecteurs, à ses annonceurs, à tous ses amis, la Ligue d'Action Nationale offre donc, en toute sincérité, le courage nécessaire pour se montrer dignes de la tâche à accomplir, dans un monde où la hiérarchie des valeurs est de plus en plus faussée, où, pour reprendre le mot de Chesterton, trop souvent « les vérités chrétiennes sont devenues folles. »

Pendant l'année écoulée, notre revue a poursuivi allégrement le bon combat. Elle l'a fait sans forfanterie, sans bravades, consciente de rendre un service public aux Canadiens français qui se refusent d'abdiquer et qui reconnaissent les exigences fondamentales de la liberté d'expression. Nos principes sont connus, inutile d'y revenir ici. Nous nous efforçons de juger tous les événements, tous les problèmes quotidiens, sous l'angle d'une doctrine fortement ancrée dans l'histoire de notre peuple, dans ses principales lignes de force. Cette ligne de conduite, nous la maintiendrons inébranlablement, sans nous soucier des susceptibilités de personnes: *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Il est dur, parfois, d'avoir à prononcer des jugements sévères à l'égard d'hommes dont nous admirons le caractère et la droiture, mais qui, à certains moments de leur carrière, nous paraissent errer ou s'éloigner temporairement des intérêts permanents de notre groupe ethnique. Nous ne nous excusons donc pas d'avoir à nous montrer à l'occasion rigoureux; tout ce qui nous importe, c'est de

ne pas manquer à la charité à leur endroit.

Sur le plan politique, l'année 1944 nous a fourni le triste avantage de confirmer la justesse de nos vues. Quand nous nous sommes opposés aux budgets militaires excessifs, quand nous avons lancé le cri d'alarme contre la participation canadienne à la guerre, quand nous avons dénoncé la loi de mobilisation, le plébiscite hypocrite, l'accélération effrénée de notre effort de guerre, quand nous avons affirmé, à maintes reprises, que la conscription totale demeurerait le seul aboutissant logique de notre politique, nous avons vu clair. Les événements lamentables de ces dernières semaines ont descillé les yeux des plus aveugles: pays indépendant, le Canada se conduit comme une simple colonie de la couronne. Après vingt-cinq ans d'émancipation et de luttes constitutionnelles, nous nous retrouvons à notre point de départ, dans un pays plus divisé qu'il ne l'a sans doute jamais été dans le passé. C'est là l'œuvre honteuse de nos politiciens. Nous ne les félicitons pas.

Nous croyons toujours à l'union nationale, non pas comme à une espèce de talisman fallacieux, mais comme à une réalité qui s'imposera le jour où la justice aura remplacé l'arbitraire, où la charité aura banni la haine. D'ici là, il ne nous reste, Canadiens français qui sommes à peu près les seuls véritables Canadiens, qu'à travailler fermement à renforcer nos positions, à faire rayonner les idées de culture, de civilisation sociale, de grandeur chrétienne, dont nous voulons demeurer les impérissables témoins. Avec le concours de ses sympathisants et de ses amis, c'est à cette tâche toujours urgente que l'Action Nationale entend continuer de se dépenser.

Il est bon de procéder parfois à la revision de la toilette d'une revue. C'est ce à quoi nous avons songé cette année. Le premier numéro de 1945 se présente donc avec quelques légères modifications matérielles. Ce sera à nos lecteurs de nous faire part de leur sentiment à ce sujet. Nous vous

offrirons également des textes aussi variés que possible; de nouvelles signatures s'ajouteront à celles qui ont déjà conquis votre estime. Avec la livraison de janvier, nous commençons une série d'entrevues qui feront connaître les grandes personnalités du Canada français. Un intérêt plus soutenu sera accordé aux questions de politique extérieure.

En somme, notre revue pourra sans cesse s'améliorer, tant qu'elle bénéficiera d'appuis précieux, tant chez ses abonnés que chez ses collaborateurs. A tous de mettre généreusement l'épaule à la roue, et le reste sera donné par surcroît !

L'ACTION NATIONALE.

Un philosophe démocrate

M. Jean-Louis Gagnon, journaliste nationaliste devenu, par la force des choses (?), propagandiste, donné, prêté ou vendu, au gouvernement canadien, a prononcé une conférence, le 4 décembre dernier, devant le *Junior Board of Trade* d'Ottawa, pour « excuser » les Canadiens français de n'être ni impérialistes ni militaristes ni conscriptionnistes. Le bon apôtre ! Il s'est montré très courtois pour ses compatriotes. Il a déclaré en somme aux anglophones qui l'écoutaient : Faut pas en vouloir aux Canadiens français d'être ce qu'ils sont. Ils ne connaissent pas mieux. Ils n'ont pas le génie nécessaire pour comprendre que nous participons à une croisade. Allez, soyez chic, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !

Il a ses idées à lui sur l'unité nationale, Jean-Louis Gagnon. Lisez plutôt : « Je reste persuadé que l'unité nationale ne sera un fait concret — un fait dont on ne parlera plus — que le jour où tous les Canadiens accepteront, non pas de vivre tous de la même façon, mais d'être les fils d'une même philosophie politique. » Cette philosophie doit être démocratique, ce qui nous agrée volontiers, mais démocratique dans le sens dénoncé par le Souverain Pontife dans son message de Noël. Il s'agit d'une démocratie propre à consolider les forces de gauche qui sont en train de conduire l'Europe et le monde à l'anarchie et de saboter la victoire prochaine des Nations-Unies.

Ces réserves faites, il faut reconnaître que M. Gagnon a fait un loyal effort pour traduire le sentiment profond des Canadiens français, qu'il ne partage pas, parce que, lui, il est émancipé et il n'a plus la naïveté juvénile de s'intéresser au petit peuple de trois millions d'âmes d'où il est sorti (dans les deux sens de l'expression). Désormais, le monde est son aventure !

L'oeuvre d'Esdras Minville

Un candidat à l'Académie française, homme modeste — il s'en trouve — demandait à son directeur spirituel — il y en a qui en ont — s'il pouvait aspirer aux honneurs de la coupole. « Assurément », lui répondit l'autre, « pourvu que les honneurs aspirent à vous ». Monsieur et cher collègue, que votre modestie se rassure : vous remplissez cette première condition d'un parfait académicien.

Vous en remplissez d'autres. Vous prendrez une place chez nous qui n'est pas encore dangereusement accaparée : la place des économistes. Et voilà qui vous met à la file d'un Léon Gérin, d'un Edouard Montpetit : deux noms qui, dans notre monde des lettres et des idées, se portent assez bien. Et derrière vous, j'entends l'applaudissement de toute une équipe de collègues et de disciples, équipe dont l'apparition marque un palier intéressant, dans notre ascension intellectuelle.

Comme d'autres incarnent, dans notre pays, la coopérative, d'autres, l'école ménagère, d'autres, la bonne-entente, d'autres, le manuel unique, vous incarnez l'économie. Le problème économique, au Canada français, je me suis demandé parfois si vous n'étiez pas venu au monde avec lui. Vous êtes né à Grande-Vallée. Vous êtes un fils de la Gaspésie : terre de tous les contrastes et de tous les paradoxes : pays aussi célèbre que méconnu, aussi hospitalier à tous les passants qu'inhospitalier à ses enfants, pays cher au tourisme et foyer d'émigration, pays de toutes les beautés et de toutes les pauvretés, aussi riche que miséreux, pays qu'on ne cesse de vanter et qu'on ne cesse d'oublier, qui pousse aujourd'hui, qui poussait du moins hier, — je vous l'ai montré

Texte du discours de M. le chanoine Groulx à la réception de M. Esdras Minville à la Société Royale.

un jour — les mêmes cris de détresse qu'il y a cent ans : preuve que le régime de l'auto s'accommode encore assez bien du char mérovingien. A Grande-Vallée, vous fûtes le fils d'un père agriculteur, qui avait de la terre, mais comme beaucoup de son pays, trop peu pour vivre, et qui demandait à la pêche, un revenu supplémentaire, pas toujours suppléant. Cependant, dans le voisinage, s'étalait la terre agricole, spacieuse et grasse, dans une forêt superbe, mais aussi fermée qu'une chasse gardée. Ce sont ces images cruelles à votre enfance, c'est le spectacle de cette gêne et de cette misère à côté de la richesse intouchable et dure qui sont cause qu'avant de porter le problème économique dans votre esprit, vous l'avez porté dans votre chair. Contraste offensant et symbolique qui vous a révélé non seulement la grande pitié de la petite terre natale, mais le sort immérité de tous les vôtres du Canada français. Et voilà qui nous annonce, en même temps que l'initiateur de l'expérience agricole-forestière de Grande-Vallée et des environs, l'organisateur de l'inventaire des ressources naturelles de la province. De la première entreprise, vous avez fait un succès qui révolutionnera peut-être chez nous l'exploitation de la forêt. L'autre pourra devenir vitale le jour où ceux qui sont chargés de la direction de notre vie économique ne prendront plus les sociologues et les économistes pour de simples rassembleurs de pièces d'archives.

* * *

Mais savez-vous qu'avant de devenir économiste, vous avez failli devenir journaliste ? Et je ne parle pas de votre passage à la *Ren e*, journal de finance de la maison Versailles-Vidricaire-Boulais, où vous avez travaillé sous la direction d'un excellent maître en journalisme et en langue française, Olivar Asselin. Je fais

allusion à une autre aventure de votre ami Asselin. Chacun sait que l'ancien fondateur et directeur du *Nationaliste* et de l'*Action*, rêva un jour de s'asseoir dans le fauteuil d'un directeur de journal de parti. Je dois dire qu'étant resté mousquetaire, il n'entraît pas sans méfiance dans la galère. Surtout il n'était pas prêt à y entrer seul. Il désirait s'attacher quelques gardes du corps, ou, si vous le préférez, des compagnons de chaînes. Il avait jeté son dévolu en particulier sur vous, qu'à la *Rente*, il avait appris à estimer. Et Asselin était de ceux qui savent soupeser les hommes. Je ne sais trop pourquoi, il crut que je pourrais me constituer son recruteur de galériens. Je tentai, auprès de vous, une démarche énergique, très énergique, pour vous persuader, sans trop de peine, du reste, que vous n'aviez pas une jambe à porter le boulet et qu'au surplus, dans un bateau où vous n'aviez pas le choix de votre rame ! vous ne feriez jamais qu'un mauvais rameur. A parler franc je ne vous voyais pas beaucoup, pas plus que je ne voyais le farouche Asselin, dans ce rôle de journaliste de parti où il faut plus de crédulité que de foi, le métier exigeant d'ailleurs, pour en faire accroire un peu aux autres, de tant s'en faire accroire à soi-même.

Vous étiez moins fait pour le journal que pour la revue. Votre esprit grave et méditatif préférera toujours à l'improvisation la patiente réflexion. J'ai lu de vous, dans l'*Action française*, où, quoique petit maître de chapelle, je savais assez bien discerner les talents, puisque je vous y attirai, j'ai lu de vous une « méditation » en cinq articles, et sur un sujet très sérieux quoique peu religieux : une « Méditation pour jeunes politiques ». Vous étiez jeune en 1926 ; et comme bien d'autres et avec autant de succès, vous rêviez d'améliorer la politique. N'importe, cette aptitude d'esprit, ce goût de la pensée patiemment travaillée, mûrie, puis exposée, déroulée

en de larges paragraphes, en des pages savantes, profondes et parfois massives et qui est le propre de l'écrivain de revue, devait vous conduire à la rédaction, puis à la direction de l'*Actualité économique*: instrument qui allait forger votre avenir, votre vie. Je ne crois pas trop exagérer en affirmant que la direction de l'*Actualité économique*, dont vous avez fait un organe d'information de premier ordre, vous a valu les fonctions de « Conseiller technique au ministère du Commerce de la province de Québec » et de « Membre du Conseil d'orientation économique » de la même province, fonctions décoratives et somptueuses qui, heureusement pour les timorés, n'ont encore rien révolutionné. L'*Actualité économique* vous devait surtout conduire à la direction de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal, le plus beau, le plus fécond de vos titres, le plus actif levier de commande que l'on pouvait mettre à la disposition d'un esprit et d'un éducateur de votre espèce. Et c'est ainsi que s'est réalisée l'unité dans votre vie et que vous êtes devenu, au pays de Québec, l'un de ces hommes rares et heureux à qui l'on n'a pas prêté des aptitudes universelles et qui, taillé pour une besogne, n'a été ni forcé ni prié d'en faire une autre.

Écrivain de revue, vous avez éparpillé généreusement votre production intellectuelle. Vous ne vous êtes risqué jusqu'ici qu'à bâtir un seul livre: *Invitation à l'étude*¹. Petit livre mais dense et précieux, comme si, dans notre production littéraire, vous aviez voulu jeter un œuf d'abeille au milieu de tant d'œufs d'autruche. Pour la connaissance et la solution du problème canadien-français, vous avez voulu écrire votre petit *Discours de la méthode*. Et le rapprochement que je me permets

1. Dernièrement, M. Minville a publié un volume sur l'homme d'affaires canadien-français, dont nous publierons sous peu une recension.

n'est pas trop audacieux, tant votre pensée y paraît cartésienne par la rigueur de ses déductions, l'aisance de ses exposés, la ligne droite de sa logique. Nul ne pourra désormais aborder le problème de notre vie, sans se souvenir que vous êtes passé là et que, si l'on peut encore trouver à préciser et à dire, on pourra plus difficilement ne pas vous emprunter.

Votre œuvre monumentale — je dis bien monumentale, si Dieu vous permet de l'achever — restera cette série d'études, dont nous avons déjà vu le quatrième volume: « *Notre milieu* », « *l'Agriculture* », « *Montréal économique* », « *La Forêt* », études où vous avez démontré le profit que l'on peut tirer du travail en équipe et du travail sur le terrain ou sur le concret. Car vous êtes atteint d'une étrange manie: la manie de voir clair, toujours plus clair, de travailler dans le solide, dans le réel, et, par exemple, ce qui est fort original, de chercher et poser les données d'un problème avant d'en chercher et d'en présenter la solution. Et de là procède ce flot de lumière que vous projetez sur nos problèmes économiques et sociaux, lumière qui ne laisse plus aux responsables la faculté de les résoudre de travers, à moins que nos dirigeants, éblouis par tant de clarté inaccoutumée, n'y voient pas plus clair qu'auparavant.

* * *

L'un des signes de l'œuvre forte, a-t-on dit, est « qu'en toutes ses parties le fil directeur de la pensée est apparent et constant ». Une doctrine homogène y est partout sous-jacente. Dans votre « *Méditation pour jeunes politiques* », n'ai-je pas cru discerner les lignes essentielles de votre pensée d'aujourd'hui ? Trois idées me paraissent les idées directrices de tous vos écrits et discours. Vous croyez à l'existence d'une sociologie

chrétienne. Vous n'avez rien de commun avec ces catholiques qui se donnent l'air de penser que les encycliques pontificales, l'enseignement social de l'Église, sont bons tout au plus pour dissertations de Semaines sociales, et que, pour le reste, et chaque fois qu'il faut descendre sur le terrain pratique, on peut se mettre en coquetterie avec tous les systèmes qui portent une estampille étrangère à notre philosophie et à notre foi. Vous croyez que la sociologie catholique est éminemment applicable à la réalité contemporaine et qu'elle possède assez de sève et de vigueur créatrices pour enfanter l'ordre nouveau, nous refaire, aussi bien, à tout le moins, qu'une Charte de l'Atlantique, une société, un monde habitable. Notre génération a eu le temps d'apprendre combien les « guerres du droit » réservent de singuliers lendemains au droit et à la justice. Dans le chaos d'où tant d'impuissants s'emploieront à nous tirer, sociologue catholique, vous restez l'un de nos espoirs.

Vous croyez, en second lieu, à l'interdépendance des problèmes. Idée que vous tenez, sans doute, de votre sociologie, l'une des plus magnifiques synthèses de l'esprit humain et qui doit habituer aux vues synthétiques. Vous n'êtes pas de ces dangereux spécialistes qui n'ont, au centre de leur esprit, que l'œil unique et morne du Cyclope et qui n'ont de suffisant, disait l'autre, que leur insuffisance. Vos études, vos observations sur le réel vous ont révélé cette vérité si simple mais si souvent oubliée, que, pour être complexe, la vie d'un peuple n'en est pas moins organique, c'est-à-dire que tous les problèmes s'imbriquent, que « la civilisation fait corps », et que vouloir résoudre, par exemple, le problème de l'agriculture, sans résoudre, du même coup, le problème de l'éducation rurale, le problème de la forêt, le problème de l'industrie, le problème des échanges commerciaux, ou vice-versa, c'est se payer la naïveté

de l'horloger qui, pour faire repartir une pendule brisée, se contenterait de rajuster l'une ou l'autre des aiguilles.

Votre même soumission au réel vous a fait formuler votre doctrine en fonction du pays auquel vous la destinez. Et c'est votre troisième idée directrice. A la différence de tant d'autres qui n'ont traversé les milieux nationalistes que pour en sortir ou s'en exorciser scrupuleusement, vous ne vous croyez pas tenu à la mue intellectuelle à chaque changement de gouvernement. Vérité en deçà, erreur au delà . . . des élections, n'est pas un axiome qui vous impressionne, malgré son air pascalien. Vous croyez à la dignité et à l'objectivité de l'esprit, au respect de soi-même. Vous avez retenu qu'il existe telles choses au Canada qu'une nationalité canadienne-française et une province de Québec; que ces deux entités politiques et nationales, existant de fait et de droit, ont des problèmes et des problèmes angoissants et que la base scientifique où s'appuyer, pour résoudre ces problèmes, pourrait bien n'être ni la lune ni la Terre de Feu. Il vous importe peu qu'une pensée soit nationaliste ou qu'elle ne le soit point, pourvu qu'elle soit juste. Nos problèmes sont petits, sans doute, en regard de ceux du monde universel; mais ils sont *nos* problèmes. Guenille si l'on veut, notre guenille nous est chère. Et nous attendrons longtemps notre complet neuf, si nous attendons qu'on nous l'envoie bénévolement et à crédit du magasin général. On aura beau faire et beau dire, on ne pourra empêcher que, peuple français et catholique, enclos dans le monde que chacun sait, nous ne soyons constamment et pour longtemps acculés à une réaction défensive et que cette réaction ne nous inspire, pour une grande part, nos règles de vie, ou, en d'autres termes, ne soit le point de départ obligé pour une définition, chez nous, des conditions du salut public. Ce n'est pas là sortir de

l'objectivité; c'est nous y soumettre en toute loyauté et nécessité. Ce n'est pas, non plus, nous immobiliser « dans une contemplation statique du passé »; comme si le nationaliste avait nécessairement le visage dans le dos. Ce n'est pas même soutenir, avec un penseur de quelque mérite, que « par l'étude de l'histoire, par l'esprit d'observation et par l'analyse, on peut devenir prophète »; c'est tout uniment nous ressouvenir qu'un peuple ne se passe pas plus de son passé, qu'un arbre ne se passe de ses racines. Et de même qu'un arbre ne grandit et ne pousse des branches, des feuilles, des fleurs et parfois des fruits que par sa plongée dans le sol, appuyé sur la vigueur de sa sève et de son tronc, ainsi une nation ne profite et ne prospère que nourrie et fortifiée par les traditions des ancêtres, fidèle aux lois profondes de sa vie, aspirant tout le suc de son histoire et de la terre natale. Nier ces vérités de sens commun, c'est prouver une fois de plus que rien n'est plus facile, en ce bas monde que d'écrire sentencieusement une naïveté.

* * *

Monsieur et cher collègue,

Vous pouvez entrer maintenant dans notre société, sans trop protester, selon l'usage antique et solennel, de votre très profonde indignité. La Société qui vous accueille et qui a de royale au moins le nom, s'est imposé de conscrire tous les talents; et elle le fait avec d'autant plus de conscience, qu'à l'imitation de quelques autres, elle conscrit sans le dire et sans le savoir. Vous y représenterez, outre les économistes, une espèce d'hommes assez intéressants qui ne doivent qu'à eux-mêmes ce qu'ils sont, qui ont monté, mais de leur seul effort, de leur seul travail, sans être portés sous les bras, sans

l'appui de béquilles, sans escalateur. Et puisque je me rappelle le jour où vous, simple ancien élève d'école primaire, vous cherchiez un professeur de philosophie, vous représenterez encore, dans notre société, une famille d'esprits fort respectable; ceux-là qui, partis d'un point modeste, ne s'y résignent point, mais assoiffés et passionnés de vérité, entreprennent de gravir l'un après l'autre les degrés du savoir, et, s'il le faut, pour atteindre aux plus élevés, se font hardiment pousser des ailes.

C'est un peu là votre itinéraire intellectuel. Il nous rappellera, pour reprendre une autre image, ces feux modestes qu'on aperçoit, au loin, dans la nuit, et qu'on prendrait pour la flamme d'une bougie, mais qui brillent et grossissent à mesure qu'on en approche, puis enfin nous apparaissent sous l'espèce d'un flambeau vigoureux et planté haut pour éclairer la route.

Lionel GROULX, ptre.

A l'Association franco-ontarienne

Le R. P. Gustave Sauvé, o.m.i. succède au R. P. Arthur Joyal, o.m.i. comme chef de secrétariat à l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario. Depuis déjà plusieurs années, le renom de l'apostolat social du Père Sauvé a dépassé les frontières de la capitale canadienne. Ses conférences, ses cours et ses publications ont démontré à la fois sa puissance de travail et la rectitude et la fécondité de sa pensée, puisée aux sources pures de la doctrine sociale catholique. Il assume aujourd'hui de nouvelles fonctions où il sera en mesure, sur le plan national, de rendre de précieux services à l'importante minorité franco-ontarienne. Nos meilleurs vœux l'accompagnent.

Comment ne pas également souligner le dévouement déployé par le Père Joyal, démissionnaire pour causes de santé? Tant que ses forces ne l'ont pas trahi, il a voulu demeurer sur la brèche. Nous nous consolons de son départ en songeant qu'il continuera d'apporter le fruit de son expérience à son successeur.

Louis Riel, patriote persécuté.

Louis Riel naquit à Saint-Boniface, il y a cent ans, le 28 octobre 1844. Ce centenaire n'est pas celui d'un chef de tribu sauvage; c'est la fête d'un grand Canadien français. Puisque la nation se définit en fonction d'une « vibration spirituelle » qui transcende l'élément racial; puisqu'elle repose sur des réalités plus hautes encore que celles de la chair et du sang, nous pouvons affirmer que tout Canadien — de naissance ou par adoption, — quelle que soit sa race, pourvu que sa culture soit française, est un véritable fils du Canada français et appartient incontestablement à notre nation. Tel fut le cas de Louis Riel.

Il avait treize ans, en 1858, lorsqu'il quitta sa petite patrie pour venir faire ses classes au collège de Montréal. Rappelé chez lui au bout de quelques années par la mort de son père, le jeune homme reprit contact avec ses quatre coins de terre un peu avant que le gouvernement canadien se portât acquéreur du Nord-Ouest. En avril 1869, rentrant de Londres, sir Georges-Étienne Cartier, baronnet, déclarait en effet à Montréal: « Dans quelques mois, le Canada s'étendra de l'Atlantique au Pacifique ! »

C'était un projet grandiose, mais qui allait susciter des injustices et faire couler du sang. Le Dominion n'avait pas encore légalement annexé la Terre de Rupert et les Territoires du Nord-Ouest que déjà des arpenteurs de langue anglaise y faisaient irruption et s'y conduisaient comme en pays occupé, bousculant les Métis de la Rivière-Rouge, ralliant les fanfarons et les exploiters du « parti canadien », faisant mine de se réserver les meilleures terres pour eux et leurs amis. Les Métis étaient de grands gaillards ardents et impulsifs, soumis à l'autorité mais forts de leurs droits. C'est à tort que la presse ontarienne, animée d'un racisme qui la dispen-

sait d'être spirituelle, comparait ces hommes à des troupeaux de buffes: ils formaient au contraire une société civilisée, douée de solides institutions religieuses, politiques et judiciaires. Et surtout ils n'entendaient pas que l'on disposât d'eux comme on eût fait d'un vil bétail. Ils se dressèrent devant les arpenteurs et firent même rebrousser chemin au lieutenant-gouverneur nommé en septembre 1869 par le gouvernement fédéral, soit dix mois avant la date où Ottawa devait avoir juridiction sur les Territoires.

Riel, alors âgé de 25 ans, était la cheville ouvrière de la résistance. Il fonda avec ses amis un Comité National de Défense, s'empara de Fort-Garry (plus tard Winnipeg) et prit la tête d'un Gouvernement Provisoire légitimement constitué, auquel 12 000 Métis confiaient leurs destinées. Le gouvernement d'Ottawa noua bientôt des négociations avec celui de Fort-Garry, qui se trouvait, de la sorte, reconnu. A la mi-février 1870, une bande de 600 Anglo-Canadiens tenta d'enlever la petite capitale et laissa 48 prisonniers aux mains des Métis. L'orangiste Thomas Scott, qui s'était vanté d'assassiner Riel, était au nombre des prisonniers; il passa au conseil de guerre, fut condamné et fusillé. Cet incident souleva une violente indignation en Ontario; on cria au meurtre; on demanda la tête de Riel. Le gouvernement fédéral expédia 1,150 soldats dans le Nord-Ouest et l'on promit formellement à Mgr Taché que Riel et ses partisans jouiraient d'une amnistie. Le Gouvernement Provisoire s'inclina, cessa toute résistance; mais devant les brutalités que les troupes du colonel Wolseley infligeaient à ses compatriotes, le chef des Métis comprit quelle valeur il convenait d'attacher aux promesses des politiciens et il se réfugia aux Etats-Unis.

Les politiciens, c'étaient, à Ottawa, le gouvernement Macdonald-Cartier et, à Québec, le gouvernement

Chauveau, tous deux conservateurs. On en était à la belle époque où l'esprit de parti régnait glorieusement: n'avait-on pas vu, en 1867, le président de l'élection dans Kamouraska promener fièrement une vache ornée de rubans rouges aux cornes et d'un ruban bleu au bout de la queue, sans se douter qu'il était permis de se demander lequel des deux promeneurs était le plus sensé? Aussi ne faut-il pas s'étonner que les politiciens n'aient pas bougé lorsque, le 31 décembre 1870, la tête de Riel fut mise à prix par un juge de paix. Cependant, deux mois auparavant, le chef des Métis, en prenant parti contre les Fénéniens, avait empêché ceux-ci de s'emparer des deux tiers du Canada actuel, ce qui ne désarma pas l'Ontario puisque cette province offrait, en 1872, une prime de \$5,000 00 à quiconque mettrait la main sur Riel.

Pendant toute l'affaire de la Rivière-Rouge, malgré l'étroite discipline des partis, le peuple du Québec, qui n'avait rien à gagner à l'injustice ni à la persécution, éprouva une instinctive sympathie à l'égard du héros du Nord-Ouest. C'est à cette époque que se forma le premier mouvement nationaliste canadien-français sous la Confédération, avec un chef de trente ans, Honoré Mercier; à cette époque également que se produisit l'affaire des écoles du Nouveau-Brunswick: les Acadiens furent spoliés et insultés, le gouvernement fédéral, protecteur des minorités, recula devant le fanatisme, Cartier fit avaler la couleuvre à ses partisans et les patriotes furent partagés entre la honte, la colère et la déception. Aux élections qui suivirent, le comté de Montréal-Est, inspiré par Mercier, imprima le retentissant souf et d'une défaite personnelle sur la joue parcheminée de Sir Georges-Etienne. On eut alors la surprise de voir le proscrit Riel, qui s'était fait élire dans Provencher, céder son siège à l'honorable baronnet

Mgr Taché avait imaginé cette audacieuse manœuvre pour mettre Cartier dans l'obligation morale de faire accorder enfin l'amnistie au chef des Métis. Mais le chef conservateur, malade, passa en Europe et mourut à Londres le 23 mai 1873.

Il vivait encore au moment où le scandale du Pacifique éclata comme une bombe sur les châteaux de cartes des partis. Les oppositionnistes se lancèrent rageusement à l'assaut du gouvernement; l'administration fut renversée et remplacée par le ministère libéral d'Alexander Mackenzie. Peu de temps auparavant, l'affaire Riel avait rebondi avec l'affaire Lépine. Ambroise Lépine avait été l'un des principaux lieutenants de Riel en 1870. Arrêté le 27 décembre 1873, il vit se dresser contre lui la meute orangiste qui exigeait sa tête. Au temps du gouvernement conservateur, les libéraux avaient été ardents à réclamer l'amnistie; que feraient-ils maintenant qu'ils avaient le pouvoir? Ils firent d'abord des promesses, puis ils distribuèrent de bons conseils où il était question de sagesse et de prudence, puis ils finirent par effectuer une retraite stratégique. De leur côté, les conservateurs, qui avaient battu en retraite aussi longtemps que leurs grands hommes avaient détenu le pouvoir, se prirent à éprouver des sentiments de justice et de patriotisme outragé. Les acteurs avaient simplement échangé leurs rôles. La comédie continua.

Chapleau, qui n'était plus ministre, fut prié d'aller défendre au Manitoba la cause de Lépine. Il partit sans demander d'honoraires, sans même se faire payer ses frais de voyage. A Winnipeg, il mit au service des Métis son talent de criminaliste, sa voix claironnante, ses gestes entraînants et sa rhétorique brillante; il fut plus beau que jamais. Lépine n'en fut pas moins condamné à mort.. Quand le prestigieux orateur rentra à Montréal, à la mi-novembre 1874, il reçut des cadeaux et des ova-

tions; on le choyait, on le fêtait, on le portait sur le pavois. Mais on n'oubliait pas que le Métis était sacrifié et l'on accusait les ministres libéraux d'avoir trahi. Ces accusations se maintinrent lorsque le gouverneur général commua la sentence de mort en deux années de détention. Ce n'est pas de la générosité, c'est une honte, clamaient les conservateurs, qui oubliaient aisément les tergiversations de Macdonald et de Cartier. Leurs protestations reprirent avec une recrudescence d'indignation lorsqu'ils apprirent que le gouvernement rouge d'Ottawa accordait aux Métis une amnistie partielle, excluant Riel et Lépine, et que les députés libéraux du Québec appuyaient le ministère: « Ce vote, écrivait un journaliste conservateur, restera comme une tache éternelle dans l'histoire du troisième parlement fédéral, et sur le nom des députés de notre province qui ont sanctionné cet acte d'iniquité. »

Pendant que l'on goûtait cette mâle éloquence, Riel, expulsé des Communes, devait entrer dans une maison de santé, puis s'enfuir aux États-Unis, loin des Orangistes. C'est dans le Montana, où il était instituteur, qu'une délégation de Métis, en juin 1884, vint le chercher pour prendre la tête d'un mouvement de protestation. Le flot montant de l'immigration submergeait déjà les droits essentiels des premiers occupants du Manitoba. Les vexations, les sévices et les humiliations s'accumulaient. Dès 1878, les Métis avaient signé des pétitions pour exposer leurs griefs. Ottawa se contentait d'expédier aux pétitionnaires l'assurance de ses sentiments distingués, tout en leur renvoyant leurs dossiers. Et la situation empirait. Riel la prit en main, d'abord avec beaucoup de modération. Puis, devant les rebuffades que les siens essayaient, il fut pris de vertige et sentit la colère, colère d'halluciné qui montait en lui comme une eau. Il forma un Gouvernement Provisoire en mars

1885. A Ottawa, les conservateurs avaient repris le pouvoir avec l'éternel sir John Macdonald.

Un premier engagement entre Métis et soldats réguliers se produisit près du Lac-au-Canard; les soldats de Sa Majesté durent tourner les talons. Le gouvernement leva un peu plus de 4,000 hommes pour aller combattre les insurgés du Nord-Ouest. La cause était sainte et l'enthousiasme, délirant. On se battit à l'Anse-au-Poisson le 24 avril et au Couteau-Coupé le 2 mai. Le 13, après quatre jours de siège, les troupes entrèrent dans Batoche, où Riel avait établi son quartier général. Suivi de quelques partisans, le chef des Métis s'enfonça dans la forêt. Le général Middleton leur promit qu'ils ne seraient pas molestés s'ils se livraient. Riel se rendit. Middleton annonça qu'il l'avait capturé, ce qui était tout autre chose. Le héros du Nord-Ouest était un soldat et c'est en cette qualité qu'il s'était remis à un autre soldat. Il fut néanmoins traité en criminel. Il comparut à Régina devant le juge Richardson et un demi-jury anglais, fut condamné à mort le 1er août et pendu le 16 novembre 1885.

Cette série de coups de théâtre devait avoir une profonde répercussion dans le Québec. Au début, conservateurs comme libéraux reconnaissaient des griefs aux Métis, mais les premiers n'étaient plus dans l'opposition, inspiratrice de beaux sentiments, et ils ne tardèrent pas à changer de disque. A Québec, Mercier, toujours plus nationaliste que libéral, entreprit tout de suite une campagne d'opinion— pendant que les conservateurs se dérobaient. Petit à petit, la situation s'éclaircit. La nation canadienne-française sympathisait en bloc avec les persécutés; Mercier et les nationaux exprimaient les instincts profonds de leur peuple; les libéraux, si tièdes dix ans plus tôt, devenaient riellistes; et les conservateurs, si riellistes dix ans plus tôt, devenaient tièdes.

C'est vers Chapleau, qui avait tout fait pour arracher Lépine au bourreau, c'est vers le beau, le noble Chapleau, que se dirigèrent tous les espoirs. Les Canadiens français le suppliaient de sauver Riel. On attendait au moins de lui qu'il résignât ses fonctions de ministre, ce qui eût déterminé une crise d'où sortirait, croyait-on, le salut du Métis. Dans un beau mouvement d'abnégation, Mercier lui écrivait ce billet émouvant: « J'ai tout à gagner comme chef de parti si tu restes. Tu as tout à gagner si tu résignes. Résigne, Chapleau, et mets-toi à la tête de la province. Je serai à tes côtés pour t'aider de mes modestes efforts, et bénir ton nom avec notre frère Riel sauvé de l'échafaud. » (Rumilly, V, 102)

Chapleau sentait baisser sa popularité. Mais il eut peur. Il ne bougea pas. C'est alors que Mercier se leva. Il fut magnifique. Toute la douleur, toute la honte, toute l'humiliation de son peuple passèrent sur ses lèvres, lorsqu'il cria: « Riel, notre frère, est mort, . . . victime du fanatisme et de la trahison. » Ce fut une grande journée. Cinquante mille Canadiens français, réunis au Champ-de-Mars, crièrent vengeance. Laurier, alors nationaliste comme pas un, déclarait dans une tempête d'applaudissements. « Si j'avais été sur les bords de la Saskatchewan, j'aurais, moi aussi, épaulé mon fusil. » Le Québec était en feu. Feu de paille, disait avec un petit sourire en coin, sir John Macdonald. Mais le vieux renard se trompait.

L'incendie courut de la vallée de l'Outaouais à la péninsule de Gaspé. Le sentiment national faisait voler en éclats les cadres les plus solides, extirpait les habitudes les mieux enracinées; le sentiment national s'affirmait avec une violence qui emportait comme un torrent l'adhésion du peuple tout entier. Certains le servaient de toutes leurs forces, tandis que d'autres, hélas ! l'exploitaient. Par la faute des derniers, au lieu d'être arrivés

à un tournant de notre histoire nationale, nous n'étions qu'à un tournant de notre histoire politique. Deux étoiles montaient à notre horizon; celle, plus pure, de Mercier, et celle, plus brillante, de Laurier. En 1886, Mercier remportaient la première victoire, la victoire éphémère du nationalisme canadien français. Dix ans plus tard, Laurier enregistrait un important succès libéral.

De tous ces faits, il se dégage une triple conclusion. La première, c'est que la nation canadienne-française possède un formidable réservoir d'énergies et une merveilleuse faculté de rejaillissement. La deuxième, c'est que la nation canadienne-française a l'impérieux devoir d'être toujours aussi lucide que généreuse. Ces faits nous enseignent enfin que l'unanimité nationale est possible chez nous et qu'elle demeure, aujourd'hui plus encore qu'hier, une condition de force et de grandeur.

Guy FRÉGAULT.

Le Canada demeure une colonie

C'est du moins l'opinion émise par M. Leon-Harry Gavin, représentant républicain de la Pennsylvanie au Congrès. Au cours d'un débat où il a reproché aux « colonies britanniques » de ne pas imposer la conscription, il n'a pas fait de distinction entre Dominion et colonie. Un représentant de la *Canadian Press* a essayé de lui faire comprendre notre évolution constitutionnelle. Peine perdue. M. Gavin est convaincu que le Canada demeure toujours une colonie.

Faut-il tant l'en blâmer ? A voir les événements de ces dernières années et le mimétisme de notre politique sur celle de Londres, comment s'étonner qu'un étranger se refuse à faire certaines distinctions. Quiconque se conduit en colonie doit être une colonie. C'est d'une logique assez simpliste, mais qui se révèle néanmoins parfois irréfutable.

Edouard Montpetit

Par un clair après-midi d'hiver, le soleil entre à plein dans l'Université solidement installée sur son promontoire. Des étudiants montent les escaliers qui n'en finissent plus, courbant la tête sous le vent. Au loin, à perte de vue, la ville teintée d'un bleu d'acier, frangé de rose. C'est le grand silence, ponctué de loin en loin, derrière les portes closes, du tapotement nerveux des clavigraphes. Le travail s'accomplit dans la sérénité, le travail des esprits en éveil, à la poursuite du savoir.

La chaleur berce agréablement ma rêverie dans la salle d'attente où je flâne depuis quelques minutes. Et je songe à ce site merveilleux où nous avons affirmé notre volonté d'une pensée catholique et française. J'évoque Barrès, si sensible aux providentielles coïncidences des lieux: comme il eût aimé ce sommet où souffle l'esprit, cette *colline inspirée* ! Il y eût découvert d'emblée une prédestination, un engagement, une raison de croire. Ils sont là, des milliers de jeunes gens, venus de partout, aboutissant à ce confluent pour puiser à des disciplines éprouvées la connaissance d'un métier, l'acquisition d'un esprit. Tout cela, le plus souvent, n'est encore qu'en germe, je le sais bien. Est-ce une raison pour refuser l'espoir, pour ne pas entendre, plus haute que les balbutiements d'aujourd'hui, la voix de l'avenir ?

J'en suis là de mes réflexions, quand j'entends se rapprocher un pas lent, encore mal assuré. Appuyé sur une canne, le sourire bienveillant, M. Edouard Montpetit m'accueille déjà. Sous le béret basque, cette tête à l'opulente chevelure blanche, aux traits fortement accusés qu'on dirait frappés en médaille, conserve une allure étonnamment jeune. Impression de juvénilité

conquise que dément à peine une claudication passagère à la suite d'un pénible accident.

La lumière pénètre généreusement dans le bureau moderne, d'un luxe de bon goût, du secrétaire général et du directeur des relations extérieures de l'Université. Des fauteuils de cuir rouge égaiant la pièce et la rendent plus familière par le jeu des tons chauds. Je suis venu m'entretenir avec M. Montpetit de sa Faculté et de ses livres, mais j'ai peine à l'aiguiller dans cette direction. Son intérêt pour les plus jeunes l'emporte volontiers, il pose des questions, il se révèle très au fait de tout le mouvement intellectuel qu'il suit de près, de l'œil sympathique du frère aîné.

— « J'apprends par les journaux que la Faculté des sciences sociales, économiques et politiques, qui a fait d'énormes progrès depuis deux ou trois ans, vient de créer une section de diplomatie. Cette nouvelle étape me paraît extrêmement importante dans l'enseignement des sciences morales au Canada français. Quel motif vous a poussé à cette initiative ? »

— « L'évolution générale des études vers la spécialisation, sans doute, sans négliger pour autant les éléments permanents de la culture. Quand nous avons fondé l'École, il y a plus de vingt ans, nous sommes allés au plus pressé, nous avons posé les bases de l'édifice. Le temps est venu de le parfaire, de lui donner plus d'envergure. Nous avons voulu assurer à nos élèves une préparation plus adéquate, qui les rendit davantage en mesure de s'assurer des situations brillantes dans l'administration publique, dans la carrière diplomatique, etc. »

M. Montpetit feuillette devant moi l'annuaire de la Faculté, énumère les cours nombreux. Sa voix est lente, tout un monde de souvenirs remonte à sa mémoire à parcourir ainsi un passé encore récent, où les difficultés ne furent pas médiocres, quand il s'agissait de bâtir ici,

souvent avec des instruments de fortune, une réplique qui ne fût pas trop indigne de l'École des Sciences politiques de Paris, où le secrétaire général a vécu les années studieuses de sa jeunesse. Après tout, semble-t-il se dire à lui-même, nous avons œuvré avec les matériaux dont nous disposions et peut-être n'avons-nous pas fait trop mal . . .

— « Toutes les sections de la Faculté sont importantes, c'est entendu, poursuit M. Montpetit, mais deux m'attirent particulièrement, car je crois qu'elles correspondent à une exigence pressante. La sociologie, d'abord, qui est essentielle et le sera encore davantage dans l'après-guerre. On y acquiert une formation profonde qui facilite la compréhension des grands problèmes contemporains, des courants économiques et sociaux dont les répercussions politiques sont inévitables.

Il y a ensuite la diplomatie. C'est une voie dans laquelle notre pays s'engage rapidement. Dans quelques années, nous aurons des représentants dans la plupart des pays du monde. Plusieurs de ces pays sont de tradition latine et de culture française. Quel magnifique débouché pour nos jeunes gens ! »

Je m'inquiète de savoir si ces jeunes gens parviendront à obtenir ces postes qu'ils convoitent légitimement. Car, au Canada, pour les Canadiens français, le savoir n'est pas tout . . .

— « La difficulté est réelle, reprend mon interlocuteur. Malgré certaines démarches tentées auprès des autorités fédérales, nos élèves demeurent soumis à la loi générale du service civil; plusieurs cependant ont passé l'examen et sont aujourd'hui dans la carrière. Quand notre Faculté remaniée et complétée aura fonctionné durant une couple d'années, il faudra une tentative nouvelle à Ottawa pour que nos étudiants bénéficient pleinement des études faites.

Le problème est simple à exposer, même si sa solution est complexe. Il nous faut un concours général de caractère nettement canadien-français. Notre enseignement est différent, il vise à une culture historique générale, à une philosophie et à une logique des événements plus qu'à la connaissance analytique des faits, au savoir purement encyclopédique. Comment voulez-vous, dans ces conditions, que l'étudiant canadien-français ne soit pas, au départ, mis en état d'infériorité vis-à-vis ses camarades de langue anglaise, au cours d'un examen conçu selon des normes anglo-saxonnes ? »

M. Montpetit élève ici le débat: « Je crois que le *melting pot* est impossible. Chacun de nos deux groupes ethniques possède sa formation, qui n'est pas celle de l'autre. Pourquoi ne pas le reconnaître franchement ? Personne n'a l'intention d'abdiquer, personne ne méprise les richesses de son voisin, même s'il sait qu'elles ne sont pas et ne peuvent être les siennes. Pour revenir à notre propos, en admettant cette nécessaire distinction dans le domaine qui nous intéresse, nous pourrions avoir des diplomates de culture française et des diplomates de culture anglaise, des diplomates qui seront tous d'excellents Canadiens, parce qu'ils auront respecté les valeurs profondes de leurs origines. »

La voix s'est affermie, la phrase s'est faite plus pressante. L'universitaire énonce ici des idées qui lui sont chères, dont il a reconnu la justesse à l'école de la vie. En l'écoutant, je songe aux conclusions auxquelles il en était arrivé, il y a une dizaine d'années, quand il projetait au loin son regard, « le front contre la vitre » : « Il faut d'abord préparer nos équipes en les pourvoyant de bons joueurs, bons non pas dans le sens anglais puisque ce serait les assimiler, mais dans la plénitude résolument recherchée, de notre innéité. L'individualisme, source sans cesse ravivée d'invention chez le

Français, s'est dénudé chez nous de ses qualités créatrices pour ne garder que sa révolte à l'endroit des contraintes et a dévié dans une sorte de passivité. La France, préoccupée de liberté, s'est unifiée, ne l'oublions pas, par les lettres et les arts mis au service du groupe. L'intelligence, l'instruction, une classe paysanne solide offerte à la bourgeoisie comme la terre à la moisson, une fortune modeste mais répandue, un goût plus sûr et plus actif, une connaissance beaucoup plus vivifiante de la civilisation où nous prétendons survivre: autant de plaques indicatrices sur le chemin qui part de l'école. Fierté, refrancisation, réveil, rien ne s'accomplira sans le cœur inspiré par l'esprit, sans l'école éclairant le sol et les êtres des splendeurs de notre culture. L'homme ainsi formé selon sa vitalité, à l'aise désormais dans des mouvements où s'assouplit sa nature, et voilà l'équipe prête car elle a su acquérir une des formes d'organisation propres à son génie.» Et dans le même exposé riche d'observations pénétrantes, l'écrivain ajoutait: « Nous n'avons pas acquis le sens de la solidarité dans la vie nationale. » Tout cela nous entraînerait très loin, hors de notre propos; ce sera pour un autre jour, peut-être . . .

J'ai hâte de ramener M. Montpetit à ses livres. Je lui dis tout le plaisir que j'ai éprouvé à lire son premier volume de *Souvenirs*¹.

— « Le second sera plus austère. Il couvrira de 1910 à 1920. J'étais alors professeur à l'École des Hautes Études Commerciales et à la Faculté de Droit. Je suis à rédiger ces pages et je compte avoir terminé en juin prochain. Il faudra ensuite s'attaquer à cette période qui commence avec mon entrée à l'Université comme secrétaire général; deux volumes seront peut-être nécessaires, car il s'est passé des choses depuis un quart de siècle.

1. Cf. *L'Action nationale*, livraison de novembre 1944.

Parfois, j'ai bien envie de tout abandonner, de ne pas reprendre ce récit. En relisant le premier volume, je me rends compte de tout ce que j'ai oublié, de ce que j'aurais voulu y mettre . . . »

M. Montpetit esquisse un geste de lassitude. Je sais toutefois qu'il poursuivra l'œuvre commencée, car il ne peut s'interdire de penser, sans vanité, que sa vie, mêlée de si près à celle de notre Université, demeure un document précieux pour ceux qui le suivront.

— « Plus j'avance, plus le sujet devient embarrassant. Il y a les susceptibilités légitimes à ménager. Et puis, un homme politique, un financier, a sa politique, ses idées économiques sur lesquelles il peut être jugé. Ici, il ne s'agit que d'enseignement, d'une action assez curieuse et multiforme, participation à des mouvements d'idées, à des œuvres diverses. Ainsi, la Providence a voulu que je devienne orateur de circonstance . . . »

— « Avez-vous d'autres ouvrages sur le métier ? »

— « Oui, je réunirai en volume dans quelques semaines cinq études, dont deux sont inédites. En me reportant en arrière, je me rends compte que j'ai affirmé, avec d'autres, certaines idées qui trouvent aujourd'hui leur confirmation. Des idées sur la valeur théorique et pratique de la doctrine sociale catholique, sur la conception véritable du capitalisme, sur la double culture au Canada, etc. Je tiens à reprendre ces essais et à les remettre sous les yeux du public. »

L'entretien doit bientôt prendre fin. M. Montpetit regarde le soleil oblique jouer sur la neige. « Et puis, reprenant un titre de Georges Duhamel, je songe à faire une *Géographie cordiale du Canada*. Ce serait, si vous voulez, une reprise lyrique de l'enseignement du civisme. Deux chapitres sont déjà écrits. Les autres ? . . . »

Je prends congé de M. Montpetit. Je parcours de nouveau les grands corridors, je redescends vers la

MES ENFANTS, JE VOUS LAISSE UN BON NOM

*Parole du père de famille canadien-français
depuis huit générations*

Peu ou pas de richesse, mais un bon nom

Nos ancêtres furent généralement peu riches.

Ils étaient peu cultivés . . . en apparence.

Ils ne connaissaient pas les formules savantes pour exprimer les beaux principes . . . mais ils savaient bien les pratiquer.

Un bon nom : Ce mot résume toute leur vie : vie droite, vie de devoir, vie sans peur et sans reproche.

Soyons fiers de notre nom, soyons fiers de nos ancêtres. Inscrivons leurs noms et leurs gestes dans un livre d'or, le livre d'or de la famille.

Trente et un ans de recherches patientes et une immense documentation méthodiquement accumulée nous mettent en état de faire pour vous ce "Livre d'or" complet, admirable de fond et de forme.

Et avec documents authentiques à l'appui.

INSTITUT GÉNÉALOGIQUE DROUIN

"Une oeuvre nationale digne de votre encouragement"

4184, rue St-Denis

- - -

Montréal

Immense documentation méthodiquement accumulée. 31 ans de recherches patientes. Généalogie de tout Canadien français, Franco-Américain ou Acadien. Ecrivez-nous pour renseignements et honoraires.

VOLUMES INDISPENSABLES



PRESENTE

deux collections dirigées

par

Esdras MINVILLE

directeur de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales

I — BIBLIOTHEQUE ECONOMIQUE ET SOCIALE

1 — INVITATION A L'ETUDE

par Esdras MINVILLE

Essai de sociologie appliquée à la nation canadienne-française. La notion la plus juste du véritable nationalisme.

(2e édition, 7e mille) 170 pages : \$0.75
franco : \$0.85

2 — L'HOMME D'AFFAIRES

par Esdras MINVILLE

Un étudiant doit le lire avant de s'orienter dans la vie. Indispensable aux commerçants et industriels.

II — ETUDES SUR NOTRE MILIEU

Directeur : Esdras MINVILLE

1 — **Notre milieu** (relié seulement) 443 pages

2 — **L'Agriculture**

(2e édition, 6e mille) 556 pages

3 — **Montréal économique**

(8e mille) 430 pages

4 — **La Forêt**

(5e mille) 414 pages

Nécessaires à qui veut être bien renseigné sur son milieu de vie.

Les 4 volumes reliés : \$12.00 (franco : \$12.50)

Chacun : \$1.50 (franco : \$1.65)

EN VENTE PARTOUT

FIDES

3425, rue Saint-Denis
Montréal, 18 - *HA 7228

plaine où s'agitent les hommes. Comment ne pas songer que la grande fierté de notre enracinement français en Amérique, notre seul motif d'espoir aussi sans doute, repose dans quelques humanistes, qui sans peut-être le rechercher expressément, se posent sans conteste comme les guides autorisés de notre nationalité ?

Roger DUHAMEL.

M. Eugène L'Heureux ou le tartuffe inconscient

Avec sa plume trempée dans l'eau de vaisselle, M. Eugène L'Heureux continue à barbouiller un papier qui souffre tout. Il joue sur deux tableaux, celui de la pieuserie et celui de l'opportunisme. Il vient d'appliquer à King un texte de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » King, sacré martyr par M. Eugène L'Heureux, cela semble assez dérisoire. Cette inscription au calendrier des saints du premier ministre libéral venait à peine de recevoir sa réponse par la nouvelle abdication de King que M. Eugène L'Heureux éberlué, écrivait un article limoneux, où il affirmait que la participation à la guerre est beaucoup moins grave que la tuberculose.

Vous voyez le personnage. Il n'a qu'une passion : se soumettre aux puissants. Il ne sait rien refuser aux hommes en place. Il s'embarlificote à cœur d'articles dans des explications qui sont toujours des reculades. Là où il devient dégoûtant, c'est quand il joue sur le tableau des choses saintes, sacrées, pour mieux s'excuser de trahir l'intérêt temporel des Canadiens français. Il s'enveloppe alors dans la robe de quelqu'un d'autre et multiplie les genuflexions. Qu'il fasse comme nous : qu'il défende le temporel avec des arguments temporels et qu'il n'invoque pas la Sainte Vierge et Notre-Seigneur pour justifier ses canards politiques.

Les gens nous répètent : ne touchez pas à cette créature invertébrée, dont le jargon pieusard n'a que l'apparence du français. Car, si vous lui serrez le col, ajoute-t-on, la peau vous restera entre les mains. Ce morose journaliste n'a qu'une passion : courtiser les puissants. Dans l'esprit de M. L'Heureux, il est interdit de revendiquer contre les chefs politiques. Avec le règne d'aujourd'hui cela veut dire, les gros politiciens, les gros fonctionnaires, les gros cachés derrière ; c'est-à-dire le règne de l'argent. Jamais on n'aura vu un régime plus anti-chrétien, où le pauvre et le faible sont à la merci du riche, recevoir les salamalecs aussi aplatis d'un journaliste prétendument catholique. Il y a aussi un autre sentiment qui entre dans les manifestations impérialistes du malheureux : au niveau des viscères se reconnaît la peur. (Le courage se tient au niveau de la tête). Dans un autre temps, cela pourrait être comique. Aujourd'hui, cela devient intolérable malgré l'extrême insignifiance du personnage.

La France regarde le Canada

Lorsque la fin du Vème siècle vit la fin de l'Empire romain, l'Europe était une juxtaposition de tribus barbares. D'un seul coup, le vieux cadre millénaire de l'administration romaine était détruit, et avec lui tombait la sécurité — relative d'ailleurs — des frontières, du commerce, des échanges de tous genres. Mais la culture romaine, par des siècles de contacts parfois brutaux et d'influence incessante, s'était déposée dans les races nouvelles qui montaient de la barbarie. Cette culture latine, où l'hellénisme, « source merveilleuse de sagesse, de lumière et de beauté », s'était allié à la gravité et à la persévérance romaines, travailla comme un ferment dans cette masse hétérogène et neuve. La langue, le droit, les sciences et les arts assurèrent la transition entre la civilisation qui s'éteignait et celle qui montait à l'horizon de l'Histoire.

Plus encore qu'aucun de ces éléments un organisme vivant, le seul stable dans cette époque de chaos, l'Église chrétienne, conserva à l'Europe ce trésor des siècles passés, l'animant et le vivifiant par tout ce que comporte d'humain et de divin, de naturel et de surnaturel la doctrine du Christ. Évêques et moines prirent le relais, sauvèrent l'ordre, s'y habituèrent parfois même si bien que des conflits éclatèrent entre les divers pouvoirs temporels qui naissaient par droit d'acquisition, de conquête, de mariage, les trois grandes sources de la richesse et du pouvoir à toutes les époques.

Cette culture à la fois gréco-latine et chrétienne s'enrichit de l'apport incessant des vagues d'invasion qui venaient mourir sur cette grève du vieux monde qu'était la Gaule. Elle assimila hardiment toutes les données nouvelles de l'esprit humain, elle devint la culture française, d'origine latine, de terre européenne, de foi chrétienne. Dix siècles de labeur acharné, où l'esprit arriva peu à peu à informer ce grand corps matériel, ont conduit

cette culture à devenir la source de toute richesse spirituelle pour le monde. Vous vous rappelez le cri d'amour bien émouvant que lançait Gabriele d'Annunzio:

« France . . . Sans toi, le monde serait seul ! »

Quelles sont les caractéristiques de cette civilisation française ? Il m'a semblé qu'on pouvait les ramener à trois: le sens de la personnalité, le sens de la famille, le sens de la gratuité, aucune d'elle n'étant exclusivement propre à la culture française, mais l'ensemble constituant un tout proprement original. Chacune de ces trois qualités est d'ailleurs informée par les deux autres, et va volontiers jusqu'au défaut correspondant: vous connaissez fort bien les unes et les autres: nous nous les reprochons mutuellement, et ils sont notre héritage commun.

Sens de la personnalité, respect de la dignité humaine; de là est né cet esprit de liberté qui rend le Français ingouvernable, paraît-il, en tous cas ingouvernable par un régime dictatorial et despotique: il a toujours été nécessaire d'avoir une soupape de sûreté, et l'esprit critique se l'est toujours assuré. C'est cette conviction que chaque Français ne travaille pas à la grandeur de son pays, mais la constitue par sa valeur personnelle qui rend l'unité si difficile, mais qui a valu à ce pays le plus grand nombre d'hommes de valeur, de personnalités originales dans tous les domaines. Le Français travaille à son propre développement, persuadé qu'il est que le meilleur moyen d'enrichir la France, c'est de lui donner un grand Français de plus. Il se battra contre ses voisins avec ce but apparemment égoïste, et ces disputes continues ont leurs inconvénients: s'il est vrai que certains Saints auraient pu faire canoniser leur entourage, la France serait un peuple de Saints.

Le sens de la famille n'est qu'une amplification de la personnalité. Je n'en parle que pour mémoire: vous savez encore mieux que nous, même actuellement, ce

qu'est la famille, et j'ai souvent retrouvé ici ce sens, plus aigu que jamais.

Sens de la gratuité, du travail désintéressé, de la « belle ouvrage », comme disaient nos pères. On travaille pour faire quelque chose de beau, de grand, de durable, d'éternel. Et ce sens du beau en soi contrebalance ce qui pourrait être égoïste dans le développement de l'individu.

* * *

Il y a trois cents ans, un groupe de Français, de ces Français que nous venons de définir, a quitté hardiment la route tracée par la mère-patrie; il a entrepris, à un tournant, d'ouvrir une route nouvelle, il s'est lancé dans un domaine vierge. Riches de tout le passé, appuyés sur cette civilisation millénaire, ils ont continué de tracer dans l'Histoire du Monde une route dont le commencement se perd dans la nuit des temps: ils ont écrit les premiers chapitres de l'Histoire du Canada.

J'ai vu de près cet été, pour la première fois, la greffe d'un magnifique bougainvillier aux fleurs pourpres. Un rameau, détaché du tronc principal, a été rattaché par quelque chirurgie botanique, à un sauvageon. Pendant trois semaines, ce rameau s'est comme replié sur soi-même; il s'est pour ainsi dire recueilli pour concentrer toutes les forces vitales qu'il contenait en lui, pour prendre conscience de la tâche à accomplir. Puis, doucement, fibre par fibre, la communication s'est établie entre le sauvageon et lui. Il a apporté toute sa race, toute sa sève de plant d'Exposition Agricole, et ce don s'est peu à peu répandu dans l'arbre tout entier. En échange, l'arbre lui a apporté une sève riche, une matière brute qu'il s'est assimilé, et de cette greffe est née une espèce nouvelle, originale, splendide, appa-

rentée à la précédente et différente, plus belle encore, peut-être.

Canadiens, il vous a fallu utiliser pour ce défrichage les hommes et les outils de la mère-patrie. Vous apportiez avec vous les qualités — et les défauts — de la race, mais il a fallu prendre là-bas tout ce qui vous manquait, que vous ne pouviez encore vous fournir à vous-mêmes, les Maîtres, les manuels; et ce contact, interrompu par notre faute, s'est ralenti, puis a repris avec intensité et est suivi avec passion de part et d'autre de l'Océan, quelles que soient les apparentes incompréhensions.

Et pourtant, comme la greffe, vous vous êtes un temps repliés sur vous-mêmes. Ces deux cents ans de travail mystérieux et caché vous a servi à prendre conscience de vous-mêmes et à restaurer la race.

Restaurer la race vieille de bien des siècles, vous l'avez fait en vous remettant à la source de toute jeunesse, au travail de la découverte, du défrichage, de l'aventure, au travail de la terre, le seul qui soit éternellement jeune et vivifiant. Vous en avez fait le Canada, avec toutes ses promesses d'avenir.

Prendre conscience de vous-mêmes, vous l'avez fait dans cette concentration imposée par l'isolement, et par la conscience que vous aviez quelque chose de grand à protéger, à défendre et à développer.

Deux cents ans pour devenir ce que vous êtes, pour conquérir votre place au soleil, pour vous imposer, minorité infime que vous êtes sur cet immense continent américain; deux cents ans pour vous préparer à votre mission dans cette civilisation nord-américaine qui monte à son tour à l'horizon, c'est bien peu. Il me semble que vous l'avez fait, que vous êtes prêts.

* * *

Il y a un an, à un dîner-causerie, j'ai eu l'honneur

d'être présenté à un éminent conférencier canadien. Il a eu la gentillesse de me dire: « Je suis heureux de vous rencontrer: je suis moi-même un Français installé ici depuis trois cents ans. » Je confesse sans aucune contrition que j'eus l'impertinence de lui répondre: « La rencontre est en effet curieuse: je suis moi-même un Canadien installé ici depuis trois ans. » La conversation s'en est tenue là. Ma seule excuse est que je suis sincère, et que je déplore chez quelques-uns cette attitude qui consiste à regarder exclusivement en arrière, quand l'avenir est devant. Et je fais bien plus volontiers mienne cette définition donnée par un Maître: « Nous sommes Canadiens, c'est-à-dire des hommes de race française, de terre américaine, de foi chrétienne. » Comme le rameau du bougainvillier continuant l'arbre dont il était le rejeton en faisant quelque chose de nouveau pourtant et d'original, vous avez quelque chose de plus, de mieux à faire que de rester Français. De même que de la civilisation gréco-latine et chrétienne nous avons fait la civilisation française, de même vous avez à faire, de l'héritage que vous avez apporté, une civilisation canadienne.

Si nous reprenons la comparaison de cette Route que vos prédécesseurs ont commencé à ouvrir en terre d'Amérique, il est bien évident que tout ce qui va jusqu'à la croisée des chemins se partage entre la route-France et la route-Canada. Notre héritage est le même. Vous le savez, vous y avez les mêmes droits que nous. Nos hommes de science, de lettres, d'art, de droit nous sont communs. De l'une à l'autre route, les échanges se font, le travail et les résultats sont communs, nous devons mettre ensemble tout notre bien, sans comptes et sans mesure.

Mais n'oubliez pas, vous, que votre route est originale. N'oubliez pas que vous avez la mission de continuer et

de développer le travail des siècles sur le patrimoine antique. Tout ce qui vous entoure, influences américaine, « étatsunienne », anglo-saxonne, est vôtre. C'est l'arbre sur lequel vous avez été greffés. Vous devez l'assimiler; vous en êtes capables après ces deux cents ans de prise de conscience; vous devez en retenir le meilleur, l'imprégner, pour que cette unique culture, de gréco-latine devenue française, devienne maintenant canadienne.

* * *

Car vous avez une mission à remplir. Ce que la France a donné à l'Europe, c'est votre devoir spécial de le donner à l'Amérique dont vous êtes. Car il faut de tout pour faire un monde, mais l'esprit l'emporte sur la matière, Dieu domine l'esprit, et c'est là votre part à vous.

Il faut bien reconnaître que dans le domaine économique, nous ne sommes pas les plus forts. Mais depuis quand les pays les plus riches ont-ils été les plus grands? Ceux qui ont laissé une trace dans l'Histoire, une œuvre éternelle dans le monde, ce sont les pays qui avaient une âme; l'âme française, la nôtre, la vôtre, demeure éternellement.

En regard de ce qui est votre bien inaliénable, de ces trois vertus qui constituent l'âme française (sens de la personnalité, de la famille, de la gratuité), que trouvons-nous sur ce continent? Un immense bloc hétérogène, en fermentation, une cuve énorme où des dizaines de millions d'êtres humains ont apporté leur héritage, où des qualités et des défauts surnagent, sombrent pour apparaître ailleurs, sans qu'on puisse encore prévoir quel en sera le résultat final.

Les notes marquantes de ce tout américain me semblent se ramener à trois:

La disparition de la personnalité: tout se fait en série en vertu de lois économiques de la production dont je ne suis pas juge qualifié. La maison est faite en série; le meuble est fait en série; l'auto est faite en série, le magazine de série tire à plusieurs millions, le journal en série aussi. Et en corollaire, la perte de la solitude, du silence, de la concentration, de la pensée. L'homme moyen d'Amérique semble mort à partir des oreilles, « dead above the ears ». Et vous avouerez avec moi que la personnalité qui émerge est une chose rare, que l'élite intellectuelle est rare, que la proportion en tous cas en est minime au regard de la destinée humaine de chaque individu dans cette immense agglomération.

La disparition de la vie de famille au profit d'une vie grégaire, d'une vie de collectivité. Chaque membre de la famille a son groupe, ses activités économiques et sociales, son restaurant; le foyer lui-même est miné, peut-être plus gravement atteint qu'on ne le suppose; les campagnes contre la dénatalité le prouvent; et si certains vous redoutent, c'est parce qu'ils n'ont plus cette force que vous avez encore et qui fait une partie de votre force, à vous, Canadiens.

La disparition surtout du sens de la gratuité, du désintéressement. Nous sommes en plein matérialisme; il faut qu'une idée se traduise en dollars pour être bonne. Tout se fait vite et en série, parce que ça paye; l'art, la qualité ont presque disparu; si vous les retrouvez, soyez certains que vous saurez ce que cela coûte, car l'art et la qualité aussi sont monnayés.

En échange, comme prime de consolation, nous trouvons une philosophie de l'homme économique dérivée en droite ligne du libéralisme, et se dirigeant en droite ligne vers le socialisme. Et je ne crois pas que par les temps qui courent, il y ait dans le monde assez de générosité, de désintéressement, d'oubli de soi, pour que le

socialisme, en pratique, puisse ne pas arriver nécessairement, de par sa logique interne, au communisme, à la dictature, à la suppression de cette liberté humaine qu'il exalte et défend. Il n'y a qu'à regarder. Jean-Jacques Rousseau a cet aveu impressionnant à la fin du Contrat Social: « S'il y avait un peuple de dieux, il se gouvernerait démocratiquement. Un gouvernement si parfait ne convient pas à des hommes. »

A cette civilisation, à cet embryon de civilisation à peine humaine, en tous cas décapitée, vous, Canadiens, devez apporter le témoignage et la richesse de la civilisation dont vous êtes les héritiers, et qui doit être adaptée par vous aux besoins d'un continent et d'un siècle nouveau, qui doit être faite canadienne.

Vous avez ce qui lui manque, et vous avez le devoir de le lui donner; c'est proprement votre mission, c'est ce qui fera votre grandeur . . . ou votre condamnation.

Et si vous y croyez fort, si vous en êtes persuadés, si vous en vivez; si les deux cents ans passés ont vraiment servi à créer une race nouvelle avec l'ancienne, à en prendre conscience, et à lui donner toute sa personnalité, vous êtes assez forts, vous êtes prêts à vous lancer.

C'est commencé, c'est en route; l'avenir demeure devant. Mais dès à présent, dans toutes les Universités anglo-saxonnes où vont des Canadiens, ils prennent de haute lutte la première place et la conservent, au Canada comme aux États-Unis: j'ai eu de cela bien des témoignages, vous en avez plus que moi. Dès qu'il y a besoin d'un cerveau qui puisse penser lentement, longuement, mûrir et faire éclore des pensées, et non des résultats d'expériences, dans tous les bureaux de recherches de ce continent, les Canadiens prennent les places que les Européens abandonnent par la nécessité: c'est normal, elles vous appartiennent. Dès qu'il y a besoin — et on commence à le sentir, heureusement, — de ces arts, de

ces industries qui relèvent de la personnalité humaine, on se retourne vers vous: de plusieurs colonies anglaises on est venu visiter vos Écoles Ménagères, formule canadienne la plus au point actuellement pour former des épouses, des femmes canadiennes, et non des hommes d'un sexe différent; du Mexique, d'autre pays latins, on est venu demander à votre École du Meuble, à vos institutions artisanales des leçons de personnalité, de désintéressement, d'art. De partout, depuis la chute de la France, de France même depuis qu'elle a relevé enfin la tête on vient se renseigner sur vos mouvements de Jeunesse, sur l'organisation de votre Action Catholique.

Des délégations de scouts venues de plusieurs pays d'Amérique cette année ont fait de pareilles déclarations. Je crois entendre le P. Garcia, du San Salvador, disant il y a quelques mois à peine: « Vous, les Canadiens, tout en haut de la carte de notre continent, vous êtes comme la cabine du pilote, la passerelle du commandant: nous regardons vers vous pour recevoir les directives, parce que vous êtes la relève en Amérique du génie français. »

Vous avez le droit maintenant de me reprocher ces propos, de n'être pas de mon avis, de me renvoyer à ce qui me regarde; mais j'avais cette conviction sur le cœur, et je voulais vous le dire. Au contact de votre jeunesse canadienne, et vous la connaissez — ce sont vos enfants! — j'ai découvert une raison de plus d'aimer mon pays — comme si on avait besoin de raisons! Une fierté plus grande encore d'appartenir à une race qui a donné naissance à de si grandes et belles choses, à un pays dont on sent, en vous regardant, qu'il ne pouvait pas mourir! Et j'ai trouvé une raison de plus d'aimer le vôtre, celle du grand-père qui considère ses descendants en face de la vie, qui les contemple avec fierté,

et qui se dit: « Et si la tâche qui les attend est rude, tant mieux: ils sont capables de faire de grandes choses. »

Telle est votre mission: être pour l'Amérique ce que la France a été pour le monde: flambeau de civilisation. L'Amérique vous y attend. Peut-être vous êtes les seuls à ne pas croire assez à tout ce que vous portez en vous.

Robert LLEWELLYN.

Quand le pasteur Shields explose...

Nous savons bien que ce fou enragé ne représente pas l'opinion moyenne de nos concitoyens de langue anglaise. Plusieurs d'entre eux, dans leur subconscient, éprouvent peut-être une tendresse inavouée pour ces explosions de fanatisme anti-catholique et anti-français, mais les plus équilibrés d'entre eux se rendent compte qu'il est bien tard pour essayer de tuer un peuple qui a survécu à de si longues années de brimades systématiques.

Les propos de Shields à Victoria sont désopilants par leur outrage même. Ce malade voit le pape à tous les coins de rues. « Le Canada, affirme-t-il, ne peut fonder ses espoirs de liberté sur le parti libéral, parce que ce parti est catholique romain; ni sur le parti conservateur, car il désire devenir catholique romain. Quant à la C.C.F., elle vendrait son âme au diable. » Voilà une analyse politique aussi brève que lumineuse. M. Mackenzie King sera-t-il bientôt comte romain? Quant à M. Bracken, dont les chances électorales sont fort minces, nous le verrions très bien camérier du pape, à moins qu'il ne se contente de la médaille *Bene Merenti*!

Shields s'en est pris sauvagement au cardinal Villeneuve et au général McNaughton, qui ne doivent pas s'en porter plus mal. Mais le remède est tout trouvé: Shields a annoncé qu'il fonderait un parti. Dans une belle envolée, il s'est écrié: « Il faut réveiller les femmes canadiennes pour chasser King; il a fui les femmes toute sa vie. » Madame Shields va-t-elle participer à cette croisade, à ce chassé-croisé des femmes chassant King qui a chassé les femmes de sa vie? Comme troupe d'assaut, nous conseillons humblement au fondateur du nouveau parti de mobiliser les Filles de l'Empire. Ce ne sera peut-être pas un bataillon très, très jeune, mais enfin, entre deux tasses de thé, elles peuvent sûrement mettre l'épaule à la roue.

Avant-propos

Au cours des années tragiques que nous vivons, L'Action Nationale peut se dire avec fierté, qu'elle a été, avec d'autres bien entendu, aux postes d'avant-garde dans la lutte contre la conscription. Grâce au refus qu'elle a toujours opposé à toutes les tentations et à toutes les suggestions de compromission, bien intentionnées ou non, elle a pu garder une vue droite, juste, sage des événements et malgré ce qu'on se plaît à appeler l'inexpérience politique de la plupart de ses collaborateurs et directeurs, elle a su voir plus clair dans les conséquences politiques de tels ou tels gestes de nos politiciens, que ceux-ci mêmes qui se prétendaient nos protecteurs par excellence et qui nous ont lâchement ou niaisement perdus, selon le cas.

Il ne faudrait pas croire toutefois que dans toute l'Amérique, même si l'on s'en tient à l'Amérique anglo-saxonne, les Canadiens français ont été les seuls à combattre la conscription. Aux États-Unis, tout un groupe de catholiques, dont la pensée s'exprime dans un petit journal de grande valeur intellectuelle et morale, The Catholic Worker, a conduit lui aussi sans rémission la lutte contre la politique de conscription; a même accepté de subir la prison pour la défense de ses convictions. Et cette lutte contre la conscription, il la poursuit sur un terrain encore plus élevé que nous ne l'avons placé — du moins dans le cas des hommes, car pour les femmes nos positions sont identiques — : celui de la morale.

Sans doute, nous en sommes-nous fort approchés. Nos lecteurs se rappelleront que dans l'article, ensuite publié en brochure, que publiait ici l'un de nos directeurs, François-Albert Angers, sous le titre Pourquoi nous n'accepterons jamais la conscription, toute une partie de l'argumentation reposait sur des raisons ayant étreint à l'anti-impérialisme des Canadiens français et à leur

conception intime du rôle des petites puissances dans l'ordre international. C'était là des raisons de haute politique, ainsi que le disait le même directeur dans un autre article sur la question de la conscription des femmes (Est-ce ainsi qu'on fait la guerre sainte ?), de si haute politique que des considérations morales s'y trouvaient impliquées. Les catholiques américains du groupe dont nous venons de parler, eux, y vont directement: ils s'attaquent de front à la conscription comme immorale en soi et proclament leur droit à l'objection de conscience au nom de la morale chrétienne dans le cas des hommes comme, bien entendu, dans le cas des femmes.

Dans les numéros qui vont suivre, nous voulons mettre nos lecteurs au courant de cette prise de position, les induire à y réfléchir et à étudier ce grand problème. Les articles que nous publierons sont tous du même auteur, un prêtre ou un père, Father John J. Hugo, du diocèse de Pittsburgh. Ils sont une traduction des textes parus dans The Catholic Worker, 115, rue Mott, New York, 13, et que nous reproduisons ici avec l'autorisation des intéressés. Nous encourageons d'ailleurs fortement nos lecteurs à devenir, pour 30 cents par année, les lecteurs de ce petit journal mensuel, où ils trouveront de quoi stimuler leur pensée chrétienne sur tous les problèmes contemporains

Principes généraux et historique de la conscription

1. De l'urgence de discuter le problème de la conscription

Le service militaire obligatoire et universel dit conscription est fondamentalement ce qui rend possible les guerres modernes. Cette levée massive de troupes est en effet plus importante que les progrès technologiques eux-mêmes pour que puisse se poursuivre la tuerie en grand qui caractérise les guerres de notre temps. Arri-

verrait-on à faire disparaître cette pratique que la guerre, telle que nous la connaissons au vingtième siècle, ne pourrait absolument plus se produire.

Par conséquent, il n'est pas d'aspect plus important de la question, quand on examine le fondement moral des guerres modernes, que celui de la moralité de la conscription. Malgré son importance évidente, le sujet a pourtant été peu discuté, de sorte que la moralité du service militaire obligatoire et universel est considérée comme chose entendue. Même les théologiens moraux ont laissé la conscription s'installer sans y opposer d'objections. Il peut sembler un peu tard, à cause de cela, pour se mettre à s'interroger sur une institution qui existe depuis un siècle et demi sans discussion sérieuse. Mais il y a des raisons à ce silence, qui expliquent que l'on puisse mieux aujourd'hui examiner la question. Les théologiens des siècles anciens, comme saint Augustin et saint Thomas, n'ont pas connu la conscription, qui n'existe que depuis 1793; pas plus, par suite, que de Vittoria (1546) ou Suarez (1617), qui sont les théologiens modernes les plus en autorité sur la moralité de la guerre. C'est là un fait très significatif. Il montre que les théologiens vers lesquels les catholiques se retournent quand il s'agit des principes relatifs aux guerres, ont formé leur opinion à un moment où le facteur le plus important dans les guerres modernes était inconnu. Quelle que soit l'autorité des anciens écrivains, le besoin se fait sentir d'une appréciation des guerres qui tienne compte du service militaire obligatoire.

Le besoin d'une étude morale soignée de la question de conscription

Rares sont les moralistes qui, ayant écrit depuis que la conscription est devenue une politique générale, l'ont condamnée. Ce fait ne peut toutefois pas être pris comme un argument en sa faveur. D'abord parce que ceux qui ont envisagé spécifiquement le problème ont généralement conclu à une condamnation.¹ Quant aux auteurs modernes ordinairement admis en théologie morale, ils ne se sont généralement occupés du sujet que d'une façon sommaire

1. Cf. Mgr George-Barry O'Toole, *War and conscription at the bar of christian morals*, Catholic Worker Press, New York. Aussi les opinions résumées de plusieurs auteurs dans *National Patriotism in Papal Teaching*, par John J. Wright, p. 180 et ss., Newman 1943. Également, John Eppstein, *The Catholic Tradition of the Law of Nations*, pp. 133-134, Burnes, Oates and Washbourne, Londres 1935.

et en passant. Il faut malgré tout admettre avec regret que les penseurs de l'école catholique moderne n'ont pas donné à l'ensemble du problème de la guerre l'attention qu'il mérite et qu'il demande. Quelques pages dans les manuels de philosophie et de théologie morale consistant en une simple énumération des conditions nécessaires pour qu'une guerre soit juste: voilà à peu près tout. On se donne trop peu de peine pour appliquer ces conditions aux circonstances de la guerre moderne ou pour étudier sérieusement ce plus grand mal de l'ensemble du monde contemporain. Dans les classes de philosophie et de théologie morale, on n'accorde pas plus d'une heure à toute la question. En un mot, la guerre et la conscription sont acceptées comme une chose normale. Nous avons laissé les décisions qu'ils comportent pour la conscience aux hommes d'État de la vieille école libérale, c'est-à-dire à des gens profondément irréligieux, qui ont endormi nos consciences en camouflant des expéditions militaires sordides, inspirées par les intérêts du capitalisme et du nationalisme impérialiste, sous le couvert de professions de foi à un idéal moral élevé. A notre époque, toutefois, la guerre et la conscription ont atteint à une telle intensité dans leur puissance créatrice de mal qu'il n'est plus possible de les accepter comme chose normale.

Quelles que soient les raisons qui expliquent le retard à prendre conscience de la gravité du problème (et il y en a plusieurs que nous ne considérerons pas toutes parce qu'une seule concerne la conscription), il semble que l'époque actuelle soit la meilleure pour entreprendre une étude complète de la conscription. Car la conscription, bien qu'elle existe depuis déjà un siècle et demi, a atteint à son plein développement avec notre génération. Pour la première fois, on peut, aujourd'hui, la voir en action dans sa forme la plus évoluée. Ce fait explique en grande partie que les moralistes se soient abstenus, dans le passé, de prononcer un jugement définitif. Ils n'avaient pas tous les faits devant eux; et il faut leur concéder, en justification d'un silence autrement inexplicable sur une matière aussi grave, que les faits qu'ils ne connaissaient pas sont les plus décisifs.

Un mal caché

Jusqu'à nos jours, la conscription est restée difficile à juger pour la même raison que le caractère d'un enfant est difficile à juger. L'enfant n'est pas mûri; les traits de son caractère ne se sont pas encore complètement révélés. Tous les enfants ont l'air, extérieurement, doux et innocents; pourtant cette bonté naturelle, outre

d'être instable et fuyante, cache une puissance de mal faire qui ne se manifesterait que progressivement et qui aboutirait à des défauts sérieux si on n'y met ordre. Un mauvais arbre porte de mauvais fruits. Mais il faut le temps pour s'en apercevoir. Vous ne mettez pas une graine en terre une journée en vous attendant de sortir le jour suivant avec votre panier afin d'en récolter les fruits.

La malfaisance de la conscription, de la même façon, ne se voit clairement qu'au moment où elle atteint à sa maturité et où nous sommes capables de la considérer dans toute son ampleur. Ce n'est pas que le mal se trouve dans les effets seuls; ils y sont depuis le commencement de la cause¹, mais nous ne pouvions nous en rendre pleinement compte — et surtout, nous ne pouvions être parfaitement assurés de voir juste — tant que nous n'avions pas vu les effets. Chez un homme méchant, l'origine du mal se trouve déjà présente sous les dehors innocents de son enfance; sa croissance était nécessaire pour la mettre au jour. Ou, si l'on veut prendre l'exemple du mauvais arbre, le poison est déjà dans la graine, mais l'homme ne le détecte qu'en en mangeant les fruits.

2. Un parallèle instructif

Le cas peut se comparer à celui du féminisme exagéré, c'est-à-dire de l'effort de tant de femmes modernes en vue de s'émanciper complètement des devoirs et des responsabilités qui leur sont propres. Et parce que ce cas, en plus de fournir un parallèle instructif, nous fournira des matériaux utiles à une partie ultérieure de l'argumentation, nous ferions bien de nous arrêter un peu ici pour considérer brièvement ce point. Il était difficile, au moment où les femmes commencèrent à réclamer plus de liberté, que les catholiques affirmassent et expliquassent leur opposition au féminisme, bien que le

1. Nous n'entendons pas par là — il faut le noter soigneusement — que l'appel de soldats soit un mal *en soi*. Ce que nous entendons, c'est qu'*en fait*, les *circonstances réelles* de la conscription et de la guerre moderne tendent invariablement à en faire *extrinsèquement* un mal. Et bien entendu, le soldat en tant que tel est une abstraction qui n'existe que dans l'esprit du philosophe. C'est une sorte d'« homme de laboratoire », comme l'*homo oeconomicus* ou l'homme « à l'état de nature pure »; un homme sans passions et sans intentions morales déterminantes, par conséquent très éloignés des circonstances réelles de l'existence humaine. Le soldat dans la réalité, a, lui, des passions et des faiblesses; il est nû par des objets qui ont une portée morale; il accomplit des actes qui sont bons ou mauvais, se sert de moyens qui sont justes ou injustes; il est moins difficile pour lui de s'écarter de la voie droite.

mouvement fût certainement mauvais et que l'Église l'ait effectivement condamné à la fin. Au début, en effet, le mélange d'erreurs avec des éléments vraiment sains que l'on y rencontrait, empêchait celles-là d'apparaître évidentes. Nous, catholiques, n'avons pas besoin des féministes pour nous signaler la dignité de la femme. Nous croyons et avons cru depuis toujours, que les femmes ont une âme immortelle et sont égales à l'homme en dignité et en valeur : dans le royaume du ciel, il n'y a « ni homme ni femme³ ». En vérité, à cause de la Vierge et de sa situation si uniquement privilégiée entre les humains, nous avons accordé à la femme plus de respect, plus de vénération qu'à l'homme. Ainsi que Chesterton l'a souligné, les soi-disant incapacités de la femme sont une marque non de mépris mais de respect ; elles sont de la nature des exemptions accordées aux prêtres relativement à l'activité profane. Nous n'avons pas eu non plus besoin des féministes pour nous dire que les femmes sont douées d'intelligence et ont par conséquent le droit à l'éducation. Si, dans des siècles antérieurs, les femmes n'ont pas joui de plus grandes chances de se cultiver, il faut l'attribuer à des circonstances historiques et sociales jointes à la profondeur de certains préjugés masculins, et non à une doctrine chrétienne qui aurait interdit aux femmes les avantages de l'instruction.

L'ignorance des différences de fonctions

Les catholiques, naturellement, croient que la *fonction* de la femme, tant dans la société humaine que dans le Corps Mystique du Christ, est différente de celle de l'homme. C'est la seule réserve qui soit faite. Pourtant, tout catholique est presque instinctivement anti-féministe. Il ne sait peut-être pas exactement pourquoi, et il se peut même qu'il défende son opinion à l'aide des faibles arguments qu'il aura reçus de la coutume et de la tradition plutôt qu'il ne les aura puisés dans un principe moral. N'empêche qu'en dernière analyse, son opposition se révèle morale. Il ne s'en rend compte, parfois, que devant les résultats du féminisme : la famille brisée, la moralité dans le mariage mise au rancart, le divorce, les progrès flagrants de l'impureté et la disparition du sens de la pudeur, le tout accompagné de bien d'autres maux, tels les progrès de la criminalité juvénile, que les sociologues laïques en viennent eux-mêmes à considérer comme une conséquence des revendications de la femme en faveur d'une émancipation des responsabilités

3. Gal. 3, 28.

propres à son sexe. Devant ces faits, les catholiques ne peuvent faire autrement que de conclure à la malfeasance du féminisme. Mais la malfeasance n'est pas seulement dans ses effets. Elle était présente à l'origine, dans la semence; elle a seulement pris du temps à se manifester. Elle réside précisément dans cette négation des différences de fonction entre les hommes et les femmes, dans la décision prise d'obtenir pour les femmes le même traitement que pour les hommes. Par une pareille attitude, le féminisme contrecarre directement le plan divin, qui a conçu la société humaine (et la société surnaturelle du Corps Mystique) *organiquement*, assignant à chaque groupe, à chaque individu même, une fin et une fonction particulières, exactement comme il a conçu le corps humain avec ses membres et ses organes. Quels que soient la dignité, la capacité intellectuelle et les droits politiques de la femme, son rôle propre, les tâches et les responsabilités qui lui incombent sont entièrement différents de ceux des hommes.

La dégradation de la femme en est le prix

L'erreur du féminisme, la faute des femmes vêtues comme des hommes et occupées à des besognes d'hommes tiennent dans le rejet qui s'y trouve de la doctrine du Corps Mystique du Christ. Leur péché est un péché contre le Corps Mystique. Et elles en sont punies rapidement et d'une façon appropriée. Quand elles essayent de rivaliser avec les hommes dans des tâches qui sont proprement masculines, elles sont invariablement inférieures. C'est seulement dans leur propre champ d'activité qu'elles sont suprêmes, inimitables. Des jeunes filles esclaves dans nos usines, des commis travaillant toute la journée au magasin pour une pitance, quel merveilleux avantage de « liberté et d'indépendance » cela représente ! Ces femmes en vêtements d'hommes s'affairant dans les fabriques et les cours de chemins de fer, battant leurs compagnons masculins à l'abjection de leurs conversations, engagées dans les besognes les plus sales et les moins qualifiées, quel merveilleux progrès cela fait faire à la dignité de la femme, quelle addition les femmes ont ainsi apportée à leurs privilèges en échappant « aux corvées du foyer » ! Le résultat du féminisme s'établit par un avilissement du statut de la femme.

De la même façon, la conscription vue en surface peut paraître satisfaisante à la conscience et peut-être est-ce pour cela qu'on la prend si facilement pour une chose entendue. Du point de vue moral, elle peut même paraître nécessaire en vertu du droit de l'État de

se défendre. A ce droit de l'État correspond un devoir des citoyens de défendre leur pays. Ainsi il semblerait exister (et c'est là un argument des défenseurs de la conscription) une obligation de conscience d'accepter la conscription; si bien que celui qui s'y refuse est généralement considéré non seulement comme un lâche du point de vue patriotique, mais aussi comme coupable d'un manquement à ses devoirs moraux et religieux.

Néanmoins, un grand mal reste caché sous cette apparente inoffensivité des caractères extérieurs de la conscription. Un de ces maux dont la logique interne exige du temps pour se révéler clairement, mais qui ne laisse pas de doute, quand il apparaît, sur l'opposition qui existe entre le service militaire universel et les règles de la justice naturelle autant que les enseignements de l'Évangile.

3. L'histoire de la conscription⁴

L'historique de la conscription nous montre nettement la logique de son développement. Bien que nous semblions croire aujourd'hui que la conscription a toujours existé, le fait est que, dans sa forme moderne tout au moins, elle ne remonte pas plus loin que la Révolution Française. Bien entendu, les anciennes nations païennes ont connu quelque chose d'approchant; leur tendance à déifier l'État, ajoutée à leur état de barbarie ou de semi-barbarie, les conduisait tout naturellement à la conception de « la nation sous les armes ». Sparte, où chaque enfant masculin était élevé en soldat, ou abandonné pour mourir s'il n'en devait pas être capable, constitue l'exemple typique de l'ancien service militaire obligatoire de la nation sous les armes. Toutefois, un pareil service, même à cette époque, tendait à disparaître avec les progrès de la civilisation; si bien que la Grèce et Rome, au sommet de leurs réalisations culturelles, furent submergées par des peuples encore plus barbares, qui voyaient dans la force, et non dans la connaissance, la mesure de la grandeur. Avec l'ère chrétienne, la conscription disparaît complètement et, sauf certaines exceptions isolées, reste inconnue pendant le millier d'années qui précèdent la Révolution Française.

Les limites du service "universel"

La théorie de l'égalité, qui constituait l'un des idéals de la Révolution, conduisit logiquement à des réclamations pour que tous les

4. Cf. Les articles au mot « conscription » dans *Encyclopedia Britannica* et *The Americana*.

citoyens soient soumis au service militaire, « et comme la plupart des gens sont naturellement peu enclins à risquer leur peau, la demande d'un service universel équivalait à l'enrôlement obligatoire ». En dépit de l'acceptation du principe de la conscription et de son adoption par le gouvernement révolutionnaire, il ne fut pas immédiatement mis en pratique: à l'inefficacité administrative s'ajoutèrent des moyens nombreux pour les particuliers de s'en éviter l'application et même la révolte ouverte. Carnot la rendit praticable en limitant le service aux hommes de 18 à 25 ans d'âge. Et déjà les idéals révolutionnaires de fraternité et d'égalité se trouvaient compromis ! La conscription ne put être mise en vigueur qu'en l'imposant à une section de la population *politiquement incapable d'action*. Ce qui est aussi vrai aujourd'hui que ce le fut alors: tous les groupes capables d'exercer une pression politique sur les gouvernements esquivent habilement le « devoir » de porter les armes. S'il a été possible, dans les années qui ont suivi la Révolution, d'étendre la limite d'âge de ceux qui sont requis de faire du service militaire, c'est dû surtout au fait qu'avec les progrès de la Révolution Industrielle une partie importante de la population masculine, le prolétariat, est devenue politiquement incapable.

En 1798, le général Jourdain améliora la loi de conscription, et plus tard Napoléon la rendit plus efficace encore. La conscription fournit à Napoléon, de 1800 à 1813, plus de deux millions et demi d'hommes. Ce fut donc la conscription qui rendit possibles les victoires de Napoléon et sa contribution fondamentale à la stratégie militaire repose dans l'emploi des armées de masse.¹ Ainsi les conquêtes de Napoléon comptent au nombre des premiers grands résultats de la conscription universelle. Le militarisme prussien devait être le suivant.

Les imitateurs de Napoléon

Imitant Napoléon, la Prusse adopta la conscription en 1808, après l'humiliation qu'elle subit à Iéna. Après la chute de Napoléon en 1815, le système continua de se développer d'une façon scientifique jusqu'à ce qu'il eût atteint à sa perfection sous Guillaume Ier et Bismarck. Son haut degré d'efficacité se révéla dans les victoires rapides et faciles de la Prusse contre l'Autriche en 1866 et la France en 1871. Le succès de leur puissante machine militaire « convainquit

1. Cf. *Makers of Modern Strategy*, Edward-Mead Earle, pp. 73-74, Princeton, 1944.

les Allemands que la préservation de leur unité nationale reposait sur le maintien du principe de l'entraînement militaire obligatoire¹ ». Par suite, la Prusse força tous les autres États allemands, qu'elle dominait, d'adopter la même politique; elle-même se surchargea d'un armement toujours plus intense.

Bien entendu, les victoires de 1866 et de 1871 apparaissent comme des triomphes mineurs pour le régime de la conscription, par comparaison avec ce qui devait survenir ensuite; elles ne furent que le début de développements plus considérables. Impressionnés par l'exemple prussien, d'autres États européens s'engagèrent sur la voie de la conscription, qui devint universelle. En 1868, l'Autriche-Hongrie l'adoptait; la France, où elle avait disparu depuis la chute de Napoléon, y revenait en 1872; le Japon, en 1873; la Russie, en 1874; l'Italie, en 1875. De son côté, la Grande-Bretagne, tout en restant en arrière quant au service obligatoire, lançait un mouvement complémentaire en faisant pour la marine ce que la Prusse avait fait pour l'armée de terre. Avec le temps, les nations devaient également imiter l'Angleterre sur ce point. La conscription et le militarisme atteignirent ainsi en pleine vigueur l'âge de leur majorité.

L'année 1913 et le commencement de la première Grande-Guerre devaient lui donner une nouvelle poussée de croissance. La Prusse prit la tête une fois de plus en accroissant son armée du temps de paix de 686,000 à 870,000 hommes. Et une fois de plus toute l'Europe suivit son exemple: France, Russie, Autriche-Hongrie, Italie. Même les plus petits pays, comme la Belgique, furent contaminés. Quand la guerre éclata, la Grande-Bretagne et les États-Unis passèrent au régime de la conscription universelle. Et durant cette guerre, entre cinquante et soixante millions d'hommes furent conscrits, dont dix millions furent tués et vingt millions, blessés; à Verdun seulement, un million d'hommes périrent (à comparer avec l'armée française de 81,000 hommes qui capitula à Sedan en 1870). En vérité, la civilisation progressait! Le système de la conscription venait de remporter son plus grand succès dans l'art de la tuerie. Mais l'avenir devait nous réserver de plus grandes choses.

4. La phase finale : la conscription totale

La conscription devait atteindre à son apogée avec la seconde Grande-Guerre, y compris les années de préparation. Il n'existe pas

1. Carlton Hayes. *A Political and Social History of Modern Europe*, vol. II, p. 689, Macmillan, 1935.

à date de données complètes, mais le nombre total des conscrits doit être actuellement renversant. Par exemple, les seuls États-Unis, qui avaient conscrit *seulement* (!) cinq millions d'hommes au cours de la première Grande-Guerre¹, ont porté le chiffre à environ onze millions en 1944. Et les armées des autres belligérants, particulièrement de la Russie, sont proportionnellement plus nombreuses aujourd'hui qu'en 1917.

Toutefois l'augmentation du nombre des conscrits n'explique pas tout ce qui a contribué à conduire le régime de la conscription à son apogée à notre époque. Il y a plus qu'une augmentation quantitative. Avec la Guerre Mondiale II, la conscription est devenue « totale », c'est-à-dire qu'au lieu d'imposer la contrainte à une section de la population seulement, elle force toute la population à s'intégrer dans le régime de guerre, directement ou indirectement, et sans égard pour quelque droit que ce soit. Conscription totale signifie que les hommes mariés autant que les jeunes célibataires seront conscrits, avec le résultat que les foyers sont disloqués et abandonnés, les enfants négligés et les femmes forcées à sortir de leur domaine propre. Le travail est lui aussi conscrit, car dans la guerre totale l'ensemble du système économique devient partie intégrante de la machine de guerre. En fin de compte, à cause du manque de main-d'œuvre masculine qu'engendre le vorace appétit des guerres modernes, les femmes aussi sont conscrites.

Tout cela a germé dans un sol fertile

Il n'y a pas à douter toutefois que ces maux propres à la Grande-Guerre II existaient au moins en germe auparavant. Ainsi, on avait vu auparavant des prêtres et des hommes mariés tomber sous le coup de l'appel forcé. Mais c'est seulement dans la conscription totale de la seconde Grande-Guerre que la nature réelle, les proportions véritables et les fruits définitifs du système nous apparaissent. Avant que la conscription puisse atteindre à son parfait développement, il était nécessaire que fussent réalisés certaines conditions. Il fallait une dégénérescence morale générale pour que fût acceptée la théorie que les droits de l'homme, au lieu d'être profondément enracinés dans la personnalité spirituelle de l'être humain, sont un don gratuit de l'État à l'individu, que l'État peut, par suite, révoquer à son gré. Une autre condition nécessaire était une plus grande

1. Ce chiffre inclut les deux millions de « volontaires », mais comme ces volontaires ne s'inscrivent que devant la menace de conscription, nous les comptons avec les conscrits.

centralisation politique, qui permet de restreindre plus efficacement le champ des libertés personnelles; et cela n'était à son tour possible qu'à la phase finale d'un processus de centralisation économique qui rend les masses entièrement dépendantes d'un système économique contrôlé.

Une fois ces conditions réalisées, la conscription totalitaire devient possible. Elle est devenue réalité pour la première fois en 1930, en Russie, par l'adoption d'une loi de service obligatoire s'appliquant également à tous les citoyens, compte non tenu des sexes. En temps de paix, les femmes y sont acceptées dans le service et elles peuvent être appelées en temps de guerre. Bien que les services qu'on leur assigne aient trait surtout à des besognes autres que le combat, il s'en trouve également dans l'armée où elles servent sur le même pied que les hommes.

La conscription totale en Allemagne

En Allemagne, la conscription totale naît avec la loi de défense nationale de 1935 (amendée en 1938). Elle prescrit à tout Allemand du sexe masculin, âgé de 18 à 45 ans, l'obligation de faire du service militaire. Toutes les femmes sont obligées de servir ailleurs que dans les besognes strictement militaires. C'est la mobilisation totale de toute la population adulte.

L'Angleterre, malgré sa répugnance pour la centralisation, adopta en 1940, devant la menace d'invasion allemande, l'*Emergency Powers Defence Bill*, qui décrète la conscription de toutes les ressources du pays, humaines autant que matérielles. Légalement, cette loi est le parallèle des mesures adoptées antérieurement dans les États dictatoriaux; en fait, l'Angleterre « mobilisait ainsi ses ressources humaines d'une façon plus complète que toute autre nation en guerre ¹ ». Les États-Unis, bien qu'ils appellent les hommes mariés à l'armée, n'ont pas encore la conscription totale. Toutefois, si le gouvernement américain n'en est pas rendu là, ce n'est pas pour des raisons de principes moraux ou de conviction démocratique, mais bien pour des raisons d'opportunité: parce que la conscription totale n'est pas encore devenue nécessaire. Des officiels haut placés recommandent la conscription du travail et la conscription des femmes; des lois à cet effet sont venues devant le Congrès. En fait, le président Roosevelt, dans son message de février 1944 au Congrès, demanda une loi autorisant un décret de conscription « totale ».

1. James-B. Reston, *New York Times Magazine*, 23 janvier 1944.

En attendant, les États-Unis utilisent les femmes qui s'offrent volontairement dans les services auxiliaires aux forces armées. Évidemment, ce ne sont pas les principes qui empêchent le gouvernement des États-Unis de conscrire les femmes.

Et l'on continue de suivre le chef :
en l'occurrence l'Allemagne

L'une des dernières et des plus lugubres fleurs du régime de la conscription, c'est l'emploi de travailleurs forcés et la déportation des peuples conquis pour servir de main d'œuvre. L'Allemagne nazie a ouvert ici la voie. Mais comme les autres nations ont rapidement imité l'Allemagne dans toutes les autres pratiques du militarisme au nom des exigences militaires, nous n'avons guère de raison de supposer que les démocraties se refuseront à cette politique si elle leur paraît avantageuse. Déjà l'on parle de faire à la Pologne, en compensation du territoire que la Russie menace de prendre, le « cadeau » de la Prusse orientale, avec déportation de ses habitants allemands en territoire germanique. Que le fait se réalise ou non, il est significatif de constater que la proposition ne soulève nulle part aucune indignation inspirée par des raisons morales.

Telle est l'histoire de la conscription et de ses progrès. Sa logique interne conduit inexorablement à la négation de tous les droits humains au nom du nationalisme et à la subordination des intérêts les plus sacrés de l'humanité aux exigences de la guerre. Bien que les plus mauvais fruits n'en arrivent à terme qu'avec la maturité du système, tout comme le fruit parfaitement développé ne vient que sur l'arbre, le mal était néanmoins présent à l'origine dans la théorie qu'un gouvernement national a le droit de conscrire tous ses sujets sans tenir compte de leurs droits. Dans un prochain article, nous accorderons notre attention à ce mal, tel qu'on le retrouve dans la racine même du système.

John-J. Hugo prêtre

(A suivre)

CHRONIQUES

Dans la cité

En deux mots

Des catholiques qui pensent en catholiques

La plupart de nos lecteurs ne sont pas sans savoir jusqu'à quel point les fameux *polls*, Gallup, Newsweek et autres se sont trompés dans la prévision du résultat des récentes élections américaines. Tous n'accordaient, à la veille du scrutin, qu'une légère avance au président Roosevelt, avec en doute un nombre d'États représentant assez de votes au collège électoral pour que sa défaite pût paraître possible. On sait le reste. Mais il est un petit journal, *The Catholic Worker*, qui, sans compilation, simplement par une interprétation intelligente de la logique de faits observés ne s'est pas trompé, lui. Voici ce qu'on y lit dans l'édition d'octobre sous le titre *Du gâteau et des jeux*:

« Tout le monde parle d'élections. Aussi voudrions-nous à notre tour, sous l'inspiration de la 'folie de la croix', faire nos pronostics. « Roosevelt sera élu sur son programme promettant du gâteau et des jeux. Pendant les années de la dépression les chèques de secours ont coulé à flot et actuellement, avec la guerre, les chèques du gouvernement arrivent régulièrement le premier de chaque mois. Les millions d'électeurs ainsi achetés et payés ne veulent aucun changement. Ils sont effrayés à la pensée d'un changement possible. Les mères de six enfants encaissent leurs \$180 chaque mois et se lancent dans une orgie de dépenses à leur magasin à rayons ou en cinéma, cigarettes, radio et parfois même sur une automobile. C'est extraordinaire tout ce que vous pouvez obtenir en fait de luxe si vous consentez seulement à vous passer du nécessaire. Et l'on ne manque même pas de s'endetter. Les logements sont pouilleux de toute façon — vous ne pourriez acheter ou louer quelque chose de convenable ni pour or ni pour argent; autant donc dépenser et s'amuser. Chaque programme de radio, chaque magazine, chaque édition du journal s'évertuent à vous énumérer toutes les choses dont vous avez besoin et que vous pouvez obtenir aujourd'hui. Si la guerre dure une autre année... Si mon mari n'est pas mis en congé et si je n'ai pas d'autre bébé cette année, je pourrai... Et d'un autre côté, si j'ai un bébé, je recevrai \$20 de plus par mois! Richesse inespérée! Ce n'est plus du pain et des jeux; c'est le gâteau et les jeux ».

Méditons à notre tour ces observations qui viennent d'un pays où un gouvernement humanitaire — mais peut-être pas si chrétien qu'il aime à se proclamer — a déjà donné à sa population une sécurité sociale dépersonnalisée, étatisée. Cela nous inspirera peut-être, pendant qu'il en est encore temps, des réflexions salutaires sur le sort qui nous attend, nous catholiques canadiens, si nous acceptons telles mesures inspirées par le seul désir d'assurer le bonheur matériel des masses sans préoccupation pour leur bien-être spirituel. Cela pourra ouvrir les yeux aussi à ceux qui s'imaginent que l'on peut ramener les foules à l'église en achetant leur adhésion à l'esprit chrétien par des distributions matérielles conduites de telle façon qu'elles sont démoralisatrices dans leur principe même.

Le rappel du dicton romain « Du pain et des jeux » est d'autant plus opportun ici que c'est précisément une politique de sécurité sociale du genre de celles (dans son principe) que l'on veut installer dans le monde qui ont conduit l'empire romain à sa décadence. Et comme nous avons bien progressé depuis, ce sera demain la même chose en pire. A ceux des catholiques qui se laissent tenter, il n'est peut-être pas mauvais de rappeler ce que nous montre l'histoire de l'Église à cette époque de la chute du monde païen: ce n'est pas en réalisant le bien-être nécessaire, même minimum, que l'Église a fait son chemin, mais bien en prêchant au monde d'alors la loi du travail et du sacrifice; en amenant même ceux qui profitaient des largesses de l'État romain à les abandonner pour gagner leur vie honorablement par le travail. Et Dieu sait que la société d'alors leur offrait peut-être encore moins de chance d'y parvenir que celle d'aujourd'hui !

Ah ! si King allait tomber !...

Les libéraux ont vécu des heures douloureuses au cours de la brève session de novembre-décembre. Jours d'angoisse: c'était l'abomination de la désolation au sein de la vallée de l'humiliation. Les convictions politiques, l'honnêteté, la droiture, le sens de l'honneur, rien de tout cela n'était en cause. Le dilemme n'en était pas moins tragique. On leur disait: King ou l'anarchie. Eux, finauds et roués, avaient compris le choix véritable: la réélection ou les faveurs libérales. Jamais ânes de Buridan ne furent aussi mal en point.

Le *Canada*, dont le cynisme s'affiche quotidiennement dans des articles qui seraient divertissants si les questions en jeu n'étaient aussi graves, a consacré trois articles de tête — c'est l'expression consacrée ! — au grand débat des Communes. Nous n'y apprenons rien de neuf, sauf peut-être que les libéraux de 1944, ayant perdu la face devant leurs contemporains, essaient de prendre leur revanche en faussant l'histoire. Mais ils ne seront pas les seuls témoins appelés à déposer, Dieu merci.

Il n'est pas question de conscription, le mot est trop dur à entendre, on ne parle que du « passage du décret 8891 du Conseil privé. » Il est en effet très délicat de ne pas seriner aux oreilles de M. King le terme honni vingt-cinq ans durant de conscription. Un numéro matricule, c'est plus simple, c'est plus pudique, et ça dit tout.

Les libéraux, dans ces articles, reçoivent beaucoup d'encens; c'est normal puisque c'est leur journal et qu'ils en soldent les frais. On leur dit par exemple qu'ils représentent « la seule force cohérente dans la province de Québec » et qu'ils sont mieux équilibrés que les autres, parce qu'ils ont l'habitude des responsabilités. Tout cela ne manque pas d'être passablement réjouissant pour la galerie comme pour quiconque connaît la ruine morale et politique dont les libéraux assumeront toujours le blâme dans notre histoire. C'est ou de la fourberie ou de l'inconscience, à moins que ce ne soit les deux.

Le rédacteur du *Canada*, qui cultive comme un grand art l'émotion à vide, essaie de faire croire à ses lecteurs — tel mensonge ou tel autre, peu importe, n'est-ce pas ? — que tous les Canadiens étaient consternés à la pensée que M. King pouvait tomber. Qu'il parle au nom des libéraux dont il est l'interprète et pour qui il a mandat de juger d'une situation, très bien, mais qu'il n'englobe pas les gens honnêtes et intelligents. Quand il écrit sans rire que « c'est alors que le Canada français, se rappelant d'un trait tout ce que l'unité du Canada doit à cet homme d'État depuis un quart de siècle, aborda l'effarante perspective qui se développait d'heure en heure sous ses yeux consternés : « *King va tomber ! King va tomber !* » Tout le monde à ce moment-là se ressaisit. Une sorte de consigne muette, sortie de la conviction intime de chacun, s'empara de tous les esprits, libéraux ou non : « *Il ne faut pas que King tombe ! Il faut que King reste ! Il nous faut King, quoi qu'il advienne !* »

Arrêtons ici ce morceau de bravoure, qu'on dirait extrait d'un sketch radiophonique, tant par la pensée tourneboulée que par la langue pâteuse. Cette interprétation des faits est entièrement fautive. Les véritables Canadiens se soucient assez peu que le bonhomme King demeure ou non au pouvoir, car ils savent qu'il n'est plus Canadien, s'il l'a jamais été. Ils ne lui préfèrent ni Bracken, ni Coldwell, ni Blackmore, ni aucun autre chef politique imbu d'idées impérialistes. Mais pourquoi voudrait-on qu'ils s'accrochassent aux basques du veston de King ? Qu'ont-ils à attendre de lui pour le salut de la patrie canadienne ? Rien, absolument rien. Ils ne participent donc nullement à l'hystérie imaginaire que voudrait nous communiquer le rédacteur du *Canada*.

Une pensée canadienne authentique, aucun parti mixte ne s'en fait encore le porte-parole. Cela viendra peut-être, espérons-le. Les libéraux n'ont en tout cas aucun titre ; ils sont les plus coupables, parce qu'ayant plus reçu de la faveur populaire, ils ont trahi davantage. Comme l'écrit le *Canada*, dans le style particulier à son rédacteur, l'heure est sûrement « aux décisions rapides, — et décisives pour l'avenir du pays. »

Pour conclure ce triste chapitre de notre histoire politique, il n'est que de répéter avec *La Feuille d'érable*, de Tecumseh : « Nous nous sommes humblement donné la mission de sauver l'empire... et tout l'univers contre lui-même, et il faut bien aller jusqu'au bout, au détriment même de notre propre sécurité domestique et de l'avenir économique et social de notre pays !... et le tout sera désormais un civet à la King, assaisonné de larmes, de sueurs et de sang, dans lequel risqueront de disparaître à tout jamais nos institutions les plus chères et les plus sacrées... » Le malheur, c'est que ceux qui veulent se suicider entraînent d'autres dans leur perte.

Un "garceau" sympathique

Napoléon Garceau n'a de commun avec Bonaparte que le prénom ; il est bon de le préciser tout de suite pour prévenir toute équi-

voque. C'est un « patriote » en pantoufles, qui a navigué dans plusieurs eaux, bien qu'il ait pendant un temps émergé (non pas émergé) au budget du pays comme membre de la Commission des transports. Physiquement, c'est un petit vieux qui ressemble étrangement à Lloyd George; la similitude s'arrête là. (On sait en effet que l'ancien premier ministre d'Angleterre, qui vient de prendre sa retraite à 82 ans, était un homme intelligent). De sa retraite de Drummondville, au lieu de se préparer à rendre ses comptes à Dieu, le « garceau » Napoléon veut faire la leçon à ses compatriotes. Qu'il nous permette de lui dire respectueusement qu'il se conduit comme un puceau.

Comme il a des loisirs, il a écrit au début de décembre une longue lettre filandreuse, passablement fofolle, au rédacteur en chef du *Devoir*, qui a jugé sage de ne pas lui donner de réponse. A quoi sert-il en effet de discuter avec un radoteur qui ressasse tous les clichés de la propagande en vogue depuis cinq ans et qui n'a même pas le souci d'en rajeunir la forme? Nous n'avons pas l'intention à notre tour de nous en prendre aux moulins à vent. Nous voulons tout simplement souligner deux gentilles canailleries de ce septuagénaire fatigué.

Pour étayer, si l'on peut dire, son argumentation, Napol cite une lettre que Mgr Camille Roy lui adressait le 22 mai 1942. Mgr Roy est mort, il ne peut plus se défendre, c'est donc bien commode. Seulement le citateur « oublie » certains paragraphes de cette lettre. Il omet notamment cette phrase: « Tous les torts ne sont pas du côté français. Il y a du côté anglais trop de préjugés et d'injustices. » L'aveu est significatif, venant d'un homme qui n'a jamais été nationaliste, comme c'était au reste bien son droit, et qui a toujours témoigné des sentiments d'une confiance excessive à l'endroit des Anglo-Canadiens. Pourquoi le sieur Garceau a-t-il voulu tronquer son texte?

Autre point. Dans sa longue missive, le vieillard drummondvillois invoque l'opinion émise par M. Maxime Raymond il y a trois ans, à l'effet que M. King, dans les circonstances, était encore le meilleur premier ministre que nous puissions avoir. Cette affirmation semble être faite de mémoire. Toutefois, il n'est que de consulter les Débats de la Chambre des Communes pour constater exactement ce que disait M. Raymond, le 6 février 1942: « Dans les circonstances présentes, bien que je préfère voir à la tête de l'administration le premier ministre actuel, plutôt que tout autre aspirant connu, je le veux tel qu'il s'est présenté devant le peuple en mars 1940, lié par la promesse de ne pas imposer la conscription, et non pas avec un mandat en blanc, un mandat d'imposer la conscription s'il le juge à propos. » Cette phrase diffère sensiblement de ce que laisse entendre le Napoléon de Drummondville. Même si nous n'avons jamais partagé la préférence, si mince soit-elle, qu'indiquait M. Raymond, il faut admettre qu'il y a trois ans une telle attitude pouvait se défendre. Mais aujourd'hui...

Après tout cela, le « garceau » Napoléon est un garçon bien sympathique!

Le témoignage d'un Anglo-Canadien

Nous sommes toujours heureux d'enregistrer des déclarations sympathiques de la part d'Anglo-Canadiens compréhensifs et affranchis des préjugés si communs à leurs compatriotes. Versons au dossier, sans commentaires, les paroles du major David Maclellan, rédacteur en chef adjoint du *Halifax Chronicle*, au diner de clôture du congrès annuel du *Canadian Institute of Plumbing and Heating*, tenu à Montréal au début de décembre:

« Canadien ayant autant de sang britannique que le plus grand patriotard du pays (flagwaver), je suis convaincu que les Canadiens anglais devraient se voiler la face de honte de la stupide et perverse campagne de scandale menée contre Québec. La tolérance qui s'est en quelque sorte installée dans l'armée canadienne d'outre-mer a manqué et manque encore déplorablement ici. Il est tragique que tant de Canadiens ne puissent se saisir du courage et de la résolution qui animent leurs fils et leurs frères d'outre-mer.

« Il y a longtemps que l'attitude de Québec envers la conscription est connue; pourtant, certains Canadiens, méconnaissant entièrement le fait que près des deux tiers des troupes de défense territoriale proviennent des autres provinces, ont eu la perversité d'abreuver d'injures, de toutes les injures, le peuple fidèle et cordial de Québec.

« Pour une minorité parlant une autre langue et professant une autre foi, la collaboration des habitants de Québec a été magnifique. Chaque province du Canada, grande ou petite, constitue une minorité, qui se sépare de la majorité sur divers points. Depuis longtemps, la province de Québec s'est toujours opposée à la conscription; autrement, à tous égards, la province s'est très bien tenue.

« L'histoire des relations entre Canadiens anglais et Canadiens français a été souvent tachée des blessures d'amour-propre, des remarques grossières et des insultes cinglantes jetées à Québec. Que Québec ait tort ou raison, Québec a le droit d'éprouver du ressentiment; le fait étonnant, c'est que la province ne se soit pas permis des témoignages plus violents de son ressentiment.

« Ce n'est qu'en nous rappelant sans cesse les leçons de notre histoire que nous pouvons essayer de concilier les différences si sensibles qui se nourrissent des conflits de race et de religion, des traditionnels préjugés.

Québec et les minorités

Tous les esprits droits se plaisent à reconnaître que Québec est la seule province qui ait toujours rigoureusement respecté les droits de sa minorité. C'est pour nous un titre légitime de fierté et quoi qu'il arrive dans les huit autres provinces, nous ne dévierons jamais

de notre ligne de conduite, inspirée par la justice et la charité chrétiennes.

Son Excellence Mgr Joseph Charbonneau, archevêque de Montréal, portant récemment la parole au cours d'une cérémonie dans un collège anglo-catholique de Montréal, a prononcé les phrases suivantes, qui méritent d'être soulignées d'un trait énergique :

« La reconnaissance pleine et entière des droits de la minorité et les avantages offerts à nos frères non catholiques en vue de l'élaboration de leur système d'enseignement selon leurs convictions et leurs croyances font la gloire de la province de Québec.

« Il reçoivent une part équitable de l'argent perçu en taxes pour fins éducationnelles.

« Telle est la situation dans le Québec et nous ne pensons pas à la modifier. Elle répond à nos principes de fair-play et au respect que nous portons au droit des parents de donner à leurs enfants une éducation religieuse et confessionnelle en accord avec leur conscience. Nous regrettons, cependant que, dans d'autres provinces de ce Dominion, les principes fondamentaux que nous reconnaissons aux autres ne soient pas admis à l'endroit de nos frères catholiques. Nous regrettons que les catholiques soient obligés de porter un lourd et injuste fardeau de dépenses supplémentaires pour faire donner, s'ils le désirent, à leurs enfants un enseignement religieux conforme à la foi catholique et aux traditions catholiques ».

"Why We are Divided"

La traduction anglaise de la remarquable conférence de M. le chanoine Groulx, *Pourquoi nous sommes divisés*, connaît un grand succès dans tous les milieux anglo-canadiens. Nos compatriotes des autres provinces ont été les premiers à se féliciter de cette initiative qui sert très efficacement leur cause. Nous n'en voulons pour preuves que les deux articles parus dans *La Liberté et le Patriote*, de Saint-Boniface, et dans *La Survivance*, d'Edmonton.

Dans le journal manitobain, le Père Lafrenière écrit :

Aucune initiative ne saurait nous réjouir davantage. S'il existe si peu de véritable entente entre Canadiens français et Anglo-saxons nonobstant les louables efforts que font les uns et les autres pour se comprendre et se tolérer, c'est que de part et d'autre on ne se connaît pas. Nos contacts personnels avec l'élément anglais nous ont permis de nous rendre compte jusqu'à quel point nous étions pour lui des inconnus.

L'établissement d'une espèce d'organisme de propagande qui se chargerait d'exposer à ceux qui ne sont pas de notre foi et de notre langue le point de vue de la province de Québec, nous a toujours semblé être d'une urgente nécessité. Nous n'avons jamais cessé de le réclamer.

Les protestations et les explications qui paraissent dans la presse française n'atteignent pas les Anglo-canadiens. Elles contribuent tout au plus à alimenter l'antipathie, parfaitement explicable dans les circonstances, que gardent envers la population anglaise de ce pays une section importante du groupe français.

L'Action Nationale ne devrait pas être seule à assumer les frais de la publication et de la diffusion de la brochure « Why We Are Divided ». Le gouvernement du Québec devrait, à notre avis, créer un organisme indépendant des partis politiques qui se chargerait de rectifier pour le monde anglo-saxon les calomnies absurdes que certains journalistes en mal de sensation et de publicité, répandent dans le pays au moyen de feuilles dont la seule raison d'existence semble être de fournir au fanatisme d'un petit groupe, du bois pour alimenter le feu de leur haine de tout ce qui est français et catholique.

Excellente suggestion, que nous avons faite à maintes reprises et qui parviendra peut-être un jour à émouvoir les autorités québécoises.

De son côté, le Père Breton écrit dans *La Survivance*:

On a pris l'habitude, en certains milieux malveillants ou ignorants, de représenter M. le chanoine Groulx comme un révolutionnaire, un fasciste, un isolationniste, un dénigreur de l'Anglais, et quoi encore ? Ceux qui liront la conférence « Pourquoi nous sommes divisés », avec un esprit libre de préjugés, verront s'évanouir bien des fantômes et en auront été quittes pour la peur. Bien des écailles tomberont des yeux; et l'on verra que le prétendu fomentateur de troubles n'est rien autre qu'un citoyen loyal à son pays et aux siens.

La brochure qu'on présente au public anglais aura encore pour effet de faire entendre un nouveau son de cloche et de montrer à nos concitoyens anglais l'autre côté de la médaille. Comment a-t-on, en effet formé jusqu'à nos jours l'opinion publique dans nos milieux anglo-protestants, et même chez une partie de nos propres gens qui sont mêlés à ces milieux ? Les journaux, les périodiques, la radio, les prédicants de bonne entente, commandités par des influences secrètes, s'acharnent à fausser les faits, à les grossir démesurément ou à les ignorer, selon les besoins de la cause. Les paroles franches et énergiques du chanoine Groulx, viendront donc jeter une lumière nouvelle; sa sincérité et la justesse de ses remarques, gagnera sûrement l'adhésion de la population bien pensante de langue anglaise. Merci de tout cœur pour ces bonnes paroles !

Un nouvel évêché acadien

Rome annonce la création prochaine d'un diocèse qui englobera la partie occidentale du diocèse de Bathurst et dont le siège épis-

copal sera dans la ville à majorité française d'Edmunston, tout près de la frontière québécoise. Excellente nouvelle en vérité, à laquelle nous nous empressons d'applaudir. Dorénavant, nos frères de l'Acadie bénéficieront de l'archidiocèse de Moncton et des diocèses de Bathurst et d'Edmunston. Quand la foi se solidifie quelque part au Canada, c'est toujours une grande victoire pour le rayonnement de la culture française.



Les mots qui restent :

“ Les rapports entre catholiques et protestants de langue anglaise sont plus cordiaux que ceux qui existent entre les catholiques qui ne peuvent se parler que par signes.

Il faudra tôt ou tard que l'une des deux langues principales de ce pays soit connue de tous les Canadiens d'un océan à l'autre.

Après avoir combattu, des années durant, pour l'union entre les Canadiens, j'en suis venu à cette conclusion: il est impossible de se comprendre quand on ne parle pas la même langue. ”

JEAN-CHARLES HARVEY,

le JOUR, 9 déc. 1944.

“ Mais je ne suis pas un homme raisonnable ”.

JEAN-LOUIS GAGNON,

le CANADA, 4 déc. 1944.

Vie de l'esprit

Courrier des lettres

Problèmes d'aujourd'hui

Les problèmes d'aujourd'hui sont multiples et complexes et dans son dernier livre paru à Montréal, M. Louis Marlio n'a pas la prétention de les avoir abordés tous, ni d'avoir dit le dernier mot sur chacun. Au reste, il ne s'agit pas ici de la thèse savamment étayée d'un économiste ou d'un sociologue de métier, mais des conclusions d'un esprit avisé et sainement équilibré, qui a été par son expérience personnelle mêlé à la pratique des affaires administratives. Il a voulu retirer quelque bénéfice de ce qu'il a connu de première main et le communiquer à ses lecteurs. Si ses études manquent parfois de rigueur, elles reflètent néanmoins, de façon très satisfaisante, les idées de l'homme moyen, c'est-à-dire de la grande majorité d'entre nous.

On peut évidemment discuter quelques-unes des positions idéologiques de M. Marlio, mais il serait malséant d'y mettre plus d'âpreté et moins de courtoisie qu'il ne le fait lui-même. Il cherche à voir clair, beaucoup plus qu'à passionner le débat; ce qui doit nous le rendre dès l'abord très sympathique. La première page de son ouvrage nous arrête immédiatement, car on éprouve le besoin de faire une distinction qui n'est pas suffisamment indiquée de nos jours. Marlio s'en prend à ce qu'il appelle le nationalisme ou le supernationalisme. Voici comment il le définit: « C'est une doctrine politique, philosophique, économique et culturelle basée sur l'hypertrophie de la conception de la nation. D'après elle, la nation, constituant la cellule essentielle de la vie moderne, doit jouer le rôle dominant dans tous les domaines de l'activité humaine. A l'intérieur de la communauté, elle doit orchestrer, dominer, régenter et,

s'il le faut, absorber les activités des autres collectivités — famille, école, syndicat professionnel — et déborder également dans le domaine de la conscience et de la religion. Dans ses rapports *internationaux*, cette doctrine repose sur l'idée que les êtres qui constituent la nation appartiennent, par droit de naissance, à une race d'élite qui, par son intelligence, sa moralité et sa force, a été choisie par le Seigneur pour montrer aux autres peuples la voie du Progrès et le chemin du Salut. » Je ne nie pas qu'une telle doctrine soit délétère et subversive d'un ordre fondé sur la justice, mais notre auteur vient de définir l'étatisme et le totalitarisme beaucoup plus que le nationalisme. Que des pays qui ont réussi à former leur unité et qui possèdent une suffisante homogénéité ethnique fassent du nationalisme agressif, c'est un mal évident et nous n'avons qu'à regarder ce qui se passe aujourd'hui dans le monde pour nous en rendre compte. Le malheur, c'est que M. Marlio pense nécessairement à l'européenne, comme il va de soi, et que ses propos risquent d'être dénaturés ici comme une condamnation du légitime nationalisme canadien-français et canadien. Le nationalisme, comme réflexe de défense, demeure toujours la seule voie de salut pour les peuples minoritaires, à condition qu'il ne se gâte pas d'une idéologie matérialiste et irrespectueuse de la justice et de la charité. C'est pourquoi notre auteur ferait bien de poser une indispensable distinction, quand il écrit, comme allant de soi : « Orgueil, confiance en soi, désir du butin, haine, vengeance, besoin de dominer, enthousiasme mystique, voilà les leviers profonds du sentiment nationaliste. » C'est vite dit et encore trop vite pensé.

Inquiet du désordre actuel dans les domaines économique et social, M. Marlio est obligé de se rendre compte que les solutions du libéralisme ont échoué. Sans doute scandalisera-t-il beaucoup de ses lecteurs encore attardés

aux enseignements de cette école en préconisant la solution corporative; de là à le traiter de réactionnaire et de fasciste, il n'y a qu'un pas qui sera sans doute bientôt franchi. « Lorsqu'on parle de corporatisme et de corporation, écrit-il, on est facilement conduit à des conclusions hâtives et à des assimilations trop faciles. » C'est bien notre avis. Pour éviter cet écueil propre aux esprits primaires ou prévenus, il entreprend une brève esquisse des réalisations corporatives dans l'ancien régime. C'est un exposé d'une grande clarté et qui se distingue par son impartialité. S'il note en toute équité les avantages du système, il n'en dissimule pas les lacunes, il les souligne au contraire avec insistance pour que nous puissions les éviter.

A son exemple, je reprends plus volontiers les points faibles de la corporation. Elle manifestait à la longue une tendance au monopole: « petite république souveraine dans les limites étroites de sa juridiction *régionale* ou *professionnelle*, la corporation cherche à tirer le plus grand profit possible du monopole qu'elle tient de sa réglementation compliquée. » Dans cet esprit, il est naturel qu'elles deviennent une entrave au progrès: « enterré dans des réglementations dont la précision égalait la complication, le système corporatif ne pouvait vivre que dans une *économie statique* au milieu d'un *monde immobile*. » C'est dire aussi qu'il engendrait des abus qui expliquent qu'il ait été aboli au temps de la Révolution par la loi Le Chapelier. Au reste, la monarchie elle-même, surtout au temps du colbertisme, voyait d'un assez mauvais œil cette concurrence à son pouvoir dans les domaines économique, industriel et surtout fiscal.

Que devons-nous faire alors? Il y a la dictature, répréhensible à tous égards. Il y a les essais d'économie dirigée ou ce que Walter Lippmann a appelé justement

le *collectivisme progressif*. D'aucuns soutiennent que le communisme a fait ses preuves et qu'il mérite notre plus fervente adhésion. Ce n'est pas l'opinion de M. Marlio: « Il est juste de rendre hommage à l'œuvre formidable accomplie par le *gouvernement de l'U.R.S.S.* dans le domaine de l'armement industriel, ainsi qu'au courage magnifique déployé par les armées soviétiques dans la lutte contre l'Allemagne. Mais, à mon sens, ce n'est pas une raison pour approuver, comme beaucoup ont tendance à le faire actuellement, le système communiste considéré au point de vue économique et social. Il faudrait, tout d'abord, faire la part de ce qui subsiste aujourd'hui, en Russie, de la doctrine de Marx et de Lénine; il faudrait ensuite faire le bilan du prix que cette expérience a coûté à la population en souffrances matérielles, en réduction du *standard of living* et en diminution de valeur de la personne humaine. Si on faisait cet ajustement nécessaire, on arriverait à la conclusion que le communisme intégral a échoué et que les résultats obtenus dans le système complexe qui est celui de la Russie actuelle auraient pu être obtenus à moindre prix par d'autres systèmes économiques, y compris le système capitaliste. » Voilà qui correspond à une analyse objective des faits.

M. Marlio accorde toute son importance à la position prise par l'Église catholique dont il résume les principes, à la lumière des grandes encycliques sociales et des efforts méritoires d'un Albert de Mun et d'un la Tour du Pin. L'Église n'impose aucun système en matière économique; bien qu'elle approuve la tendance vers l'égalité des hommes, elle condamne sévèrement le communisme, tout comme elle condamne les abus du capitalisme; elle voit enfin dans la corporation un système de paix sociale.

Les expériences du corporatisme moderne n'ont pas

été heureuses. Dès l'origine, elles étaient vicieuses, parce qu'elles étaient nettement d'inspiration politique et qu'elles visaient à faire de l'État le maître suprême des vies et des biens. C'est le triste exemple de l'Italie fasciste, pourrie de totalitarisme. Le Portugal s'est engagé, sous la direction de Salazar, dans une voie plus saine, mais il lui reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Le meilleur système corporatif qui ait été élaboré, c'est la Charte du Travail de 4 octobre 1941, adoptée par le gouvernement de Vichy, qui n'a évidemment jamais fonctionné, car ce n'est jamais sous la botte de l'occupant qu'il est sage de se livrer à des réformes institutionnelles.

L'avenir est-il donc à jamais fermé ? Louis Marlio ne le pense pas. Pour corriger les maux dont nous souffrons, il préconise le corporatisme social, « c'est-à-dire l'association des groupements de producteurs et des groupements ouvriers pour la *guérison des maladies sociales*. » De cette façon, estime-t-il, il serait possible de faire appel à toutes les ressources de la production capitaliste et de permettre en même temps aux masses populaires de faire valoir leurs titres à une répartition plus démocratique des profits. C'est une solution qui offre sûrement beaucoup d'intérêt. Serait-elle viable ? C'est une autre histoire. Dans le désarroi où nous sommes, elle vaut toutefois d'être tentée, puisqu'elle n'entraîne aucun chambardement définitif et qu'elle respecte les conditions essentielles de la dignité humaine.

L'auteur des *Problèmes d'aujourd'hui* consacre ensuite un chapitre à la réhabilitation de certains hommes politiques de la Troisième République. Il n'admet pas, et il a raison, que tout était vermoulu dans la France d'avant la défaite. Si les vices inséparables du parlementarisme et du suffrage universel rongeaient la démocratie française, il ne s'ensuit pas qu'elle fût devenue

incapable de produire des parlementaires de grande classe, de véritables hommes d'État, dans la belle acception du terme. Pour démontrer son assertion, Marlio retrace les grandes lignes de la carrière d'Aristide Briand, d'Alexandre Millerand et d'Édouard Herriot. Briand a surtout laissé le souvenir d'un orateur prestigieux. Ce fut aussi un chef remarquable. Vingt-cinq fois ministre, douze fois président du Conseil, il voulut se faire d'abord l'artisan de la paix entre les Français, comme en témoigne son action au moment de la séparation de l'Église et de l'État. Sur le plan international, il s'est fait l'inlassable champion de la pacification et il peut porter fièrement le titre qu'on lui a accolé par dérision de pape de Genève. Malgré son échec, le sage de Cocherel a servi un noble idéal, il a laissé des matériaux qu'il faudra reprendre un jour, si doit se terminer, comme d'aucuns le croient généreusement, l'ère des querelles permanentes.

Millerand était sûrement moins brillant, mais il possédait des dons de fermeté étonnants. On le vit en 1910 pendant la grève des cheminots qui entraîna en France une grave perturbation sociale. Au ministère de la Guerre, il manifesta la même volonté têtue de préparer le pays aux plus sombres éventualités. Président de la République après la guerre, il s'imaginait pouvoir jouer un rôle analogue à celui du président des États-Unis et exercer une influence salutaire sur la marche du gouvernement. Il a eu le tort de se fier trop aveuglément au texte de la constitution, sans tenir compte suffisamment de la psychologie du Français, qui redoute toujours le pouvoir personnel. Blessé par cette déconvenue, il préfère abandonner l'Élysée.

Herriot demeure pour tous une belle figure d'humaniste. Fin lettré, gastronome averti, amateur d'art, rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Le député-

maire de Lyon a aussi joué un rôle de premier plan dans la vie politique française des dernières trente années. Ce n'est pas un administrateur, les détails de la procédure ne le retiennent guère. Ce qui l'intéresse, c'est la politique générale, qu'il poursuit toujours rigoureusement dans les cadres d'un parti, mais où il lui arrive de toucher aux intérêts permanents de la France. Il a le sens de l'honneur et le respect de la parole donnée. En 1932, après le moratoire Hoover, il préfère abandonner le pouvoir plutôt que de surseoir au paiement des annuités aux États-Unis; il estimait que « sur des questions de principe graves, le devoir d'un chef est de tomber fièrement plutôt que de survivre en compromettant les intérêts permanents de son pays. » Fièr attitude qui n'est pas universellement partagée . . .

Le volume de Louis Marlio se termine par des renseignements statistiques révélateurs sur la crise de l'alimentation en France, surtout en ce qui a trait aux enfants. *Problèmes d'aujourd'hui* est l'ouvrage d'un honnête homme qui cherche à se démêler dans le maquis contemporain des idées et des faits. Il suscite la réflexion et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Contes pour un homme seul

Les contes de Thériault sont bien étranges et je comprends qu'ils aient été conçus pour un homme seul. Ils plongent aux plus profondes réalités, ils agitent des forces élémentaires, près de la nature, près de la terre, près des objets concrets et quotidiens. Les personnages sont à la fois durement délimités et très flous, les signes qui les distinguent n'empruntent rien aux connotations habituelles. Leur dessin est primitif, quelques traits seulement, rapidement esquissés, sans retouche, les campent devant nous. Et cependant ils baignent tous

dans une même atmosphère, dans un même village où le banal voisine le fantastique; ce sont tous des êtres pétris d'une même argile, qui poursuivent leur existence terrestre, sous un ciel opaque et bas, dans un air raréfié, dans un climat primitif où l'on retrouve parfois quelques éclairs blessants du monde engendré par Rosny aîné. Tout se passe en un univers qui paraît révolu depuis des millénaires, sur une planète où les hommes n'ont conservé que les gestes traditionnels d'une existence touffue et complexe.

Chaque conte possède sa propre unité, sa charge de terrible fatalité; un lien secret réunit toutefois ces récits où domine une indiscutable homogénéité. Quelques personnages reviennent, le Troublé, Daumier, Lorgneau, Boutillon; ils assurent la ligne générale de la vie au village. Tous doivent s'incliner devant un arrêt qui les écrase, aucune liberté ne les meut, ces victimes d'un instinct plus puissant qu'eux et qui les roule dans son fleuve. Ils ne parviennent pas à se dégager de cette némésis qui les a choisis et les déplace à son gré sur un échiquier de terreur et d'ombre.

Thériault possède un sens exceptionnel du tragique de la destinée humaine. En quelques phrases, il peint ou plus exactement il suggère l'horreur d'une situation, le caractère inévitable d'un élan irrépressible. Il y a dans ces contes une force aveugle qui empoigne et séduit. A la réflexion, on ne peut cependant s'interdire de penser que le jeune écrivain, si bien doué qu'il soit, a trop fréquemment recours au procédé; ce qui lui a servi une fois, il y revient avec une insistance qui finit par lasser. Sans aucun doute, la mort est un moyen très dramatique de dénouer une situation, mais il n'en faut pas abuser, sinon elle perd sa valeur proprement littéraire. Il y a aussi dans ces contes trop de fous ou de gens qui agissent comme des détraqués; là encore, c'est une facilité que

Thériault s'accorde trop volontiers. On exige de lui plus de rigueur, plus de sévérité vis-à-vis lui-même, car il a l'étoffe d'un bel écrivain, d'un conteur puissant et maître de son verbe.

Ce que j'admire le plus dans ces *Contes pour un homme seul*, c'est la sûreté et l'originalité de l'attaque pour chaque récit. Nous sommes sans retard, après quelques phrases bien choisies, sans longueurs, au cœur du sujet, au bord du drame qui se joue devant nous. Pas de vain préambule. Thériault ne sacrifie rien aux jeux subtils de l'écriture artiste. Il fonce avec rudesse dans la riche matière qui s'offre à sa plume, il taille à vif dans la substance de la vie. Une remarque lui suffit à nous apprendre un état d'âme, quelques objets nous situent dans le décor. A titre d'exemple, voici le début du *Grand Départ*:

Ici, c'est l'énorme quai des cargos.

Celui qui fait l'angle avec la rive.

On l'a construit de béton, avec un hangar de tôle qui lui coiffe le milieu, du bout de la terre au bout de la mer. Et c'est un toit en pignon doux qui le fait ressembler à une grange qu'on aurait posé dessus.

Puis, entre le hangar et le quai, un espace qui est voulu libre, mais qui est toujours encombré de caisses et de barriques, avec des noms de pays peints en noir qu'on lit en rêvant d'y aller voir si les livres disent vrai.

Des amas de barriques, des rangées de caisses, et tout le jour un charivari là-dedans. Des manœuvres qui tirent et poussent et suent la grosse sueur à mener tout le fatras là où les grues vont l'accrocher, le pendre dans le ciel un instant, puis le laisser descendre au rythme du cliquetis des cabestans, jusque dans le trou noir de la cale.

Et tout à travers ce tohu-bohu, les camions qui avancent, et des jurons gros comme le bras, et des rires et de la vie dure qui fait ses sons de détente.

Il y a la mer à dix pieds, mais les cargos amarrés font mur noir en acier boulonné, alors on ne la voit pas.

Même le vent du large a ramassé des relents d'huile et de fumée qui puent le goudron, alors, il n'a plus bonne odeur de salin et de ressac.

Ceux qui triment sur le quai sont loin de la mer, plus loin même que les bourgeois de la ville, car eux au moins voient la mer infinie, allant jusqu'à si loin que ça semble le bout du monde, cet horizon-là.

Arrêtons ici cette citation. Elle suffit à révéler une vigueur de suggestion peu commune, une parenté familière avec les êtres et les choses. Nous sommes plongés en plein réel, mais l'auteur n'y insiste pas, et par ce trait il échappe à la manière écrasante de Zola auquel ses personnages, rivés à l'irréremédiable, nous font bien souvent songer. Mais il est passé un chaud rayon de soleil et de poésie, étranger au père de *Thérèse Raquin*; la lumière crue de Giono se traduit ici dans des vocables que ne désavouerait pas Ramuz. Ce sont là de grands noms, mais certains rapprochements s'imposent, qui ne nous égarent pas sur des pistes interdites, si nous savons ne pas leur faire signifier plus qu'il n'est convenable.

Conteur, Thériault est aussi poète. Poète plein d'âpreté, de contrastes violents, de brusques reprises, une poésie qui rejoint souvent la triste et morne désignation des humbles, car les héros moroses de ces contes ont la tête penchée vers le sol, comme les paysans abrutis de La Bruyère. Mais la vie demeure toujours la plus forte, le printemps triomphe de tous les affaissements. « Passa par hasard Annette qui est belle avec des yeux noirs et des cheveux comme l'avoine mûre. Forte fille aux hanches larges et dures. Puis elle a toute la peau toute blanche avec des rougeurs aux joues qui ne partent pas à frotter, parce qu'elles sont dans la peau, creux derrière les veines. » Vous croyez au début d'une intrigue, détrompez-vous. Dans quelques minutes « Annette qui est belle » sera victime des fureurs d'un pauvre idiot qui la dépèçera comme charcuterie.

Thériault a l'imagination tourmentée et tragique. Il voit la vie dans une zone d'ombre où s'agitent des fantômes effrayants. Ces êtres, il les anime avec puissance, il leur prête des sentiments d'une étonnante férocité. Ses dons sont indiscutables; il maîtrise sa

langue, il sait créer, il suscite un intérêt qui ne se dément pas. Il se classe d'emblée parmi les meilleurs de nos rares conteurs.

Orage sur mon corps

La très grande jeunesse explique beaucoup de choses, mais elle ne justifie pas tout. Elle n'excuse pas en tout cas l'audace d'un adolescent en mal de publier un brouillon de roman rempli de ses névroses précoces, des troubles de sa puberté inquiète et des dérèglements de son organisme. Qu'il s'agisse là d'une crise que tous aient subie à un degré plus ou moins accusé aux environs de leur seizième année, je le veux bien; ce n'est pas une raison pour nous imposer la lecture d'une ennuyeuse confession d'un enfant de tous les siècles qui triture son moi avec une délectation morose. Raymond Radiguet est passé par là, mais nous lui devons *Le diable au corps*, et cela fait toute la différence du monde. Alain-Fournier s'est dégagé du pays de l'enfance par le récit merveilleux du *Grand Meaulnes*. André Béland nous offre *Orage sur mon corps*, et c'est trop peu de chose.

Je veux plaider coupable à l'accusation de sévérité. A dix-sept ans, me dira-t-on, n'est-ce pas remarquable ? La question n'est pas là. Le lecteur n'a pas à se soucier de ces précisions chronologiques. J'aime mieux de beaux vers d'amour d'un vieillard de quatre-vingts ans que les rimes enflammées et maladroitement d'un potache. Béland a peut-être la vocation littéraire, quoique je le pense plutôt farçigé de littérature. Il n'a qu'à cultiver ses dons, les affiner, les décanter de tout leur substrat d'impressions troubles et nauséabondes. Quand il se sera vaincu lui-même, quand il aura dominé le nœud de vipères qui s'agitent en son cloaque intime, il aura acquis le droit de joindre sa voix au cœur des grands artistes qui se libèrent par la création d'une œuvre.

L'auteur d'*Orage sur mon corps* est un Nathanael qui a lu précocement André Gide et à qui il ne suffit pas de dire que le sable est chaud et qui veut y enfoncer ses pieds nus. Il entend aussi résonner dans sa tête la symphonie rimbaldienne aux prolongements aigus, il rêve d'évasions, il cultive la bassesse comme un idéal et un accomplissement de ses plus riches virtualités. Le seul personnage réel du récit, sauf la touchante figure de la petite cousine tuberculeuse, c'est Julien Sanche, en qui il n'est peut-être pas permis de chercher la personnalité d'André Béland, mais qui résume l'état d'âme d'un groupe de très jeunes hommes, comme nous en avertit l'auteur dans son introduction: « Mon émotion et mes sens se sont emparés de cette création, écrit-il; mes propres opinions appuyées par des faits m'ont aidé à fixer la silhouette de Julien Sanche. Puis, il m'est apparu, tel que vous le lirez, débordant de signification, de personnalité et d'extraordinaire réalité. C'est en définitive l'âme ardente, le foyer intérieur de ce groupe de jeunes en marche que j'ai exposé devant mes lecteurs. » Pour ma part, je plains infiniment ces « jeunes en marche » qui ne sont pas encore parvenus à maîtriser le tumulte de leur cœur et de leurs sens exaspérés.

Le récit commence au moment où les autorités du collège découvrent que Julien Sanche s'adonne à ce qu'on appelait jadis avec pudeur les affections particulières; cela rappelle le début des *Thibault* et l'amitié passionnée de Jacques et de Daniel de Fontanin. L'adolescent désaxé rêve d'une femme, n'importe laquelle, de toutes les femmes; la transition est un peu brusque, mais passons. Il fait la connaissance d'une folle, Céline Vautour, qui porte bien son nom et qui commande trois whiskys à la fois. « Elle était là, près de moi, la première femme que je toucherai; elle avançait ses lèvres pleines d'attraits et reluisantes comme des fruits

sans pulpe. » Rapide aventure. C'est ensuite un enivrement à l'absinthe dans un restaurant louche, une lettre à un écrivain connu qui ne répondra pas et où l'on cueille des phrases dans le goût de celles-ci : « Je décroche les étoiles les plus éloignées et je joue aux dés avec elles . . . Je mange des crânes d'enfants bâtards, et n'en meurs pas. » On comprend fort bien que le destinataire n'ait pas accusé réception . . . Il y a aussi un voyage en train vers on ne sait où, au cours duquel Julien insulte une petite paysanne et poursuit ainsi ses réflexions : « Pauvre paysanne, comprends-moi. Je ne suis pas tout à fait moi ! Mais plutôt, je suis un pauvre idiot qui en a assez des méchancetés du sort, et qui, à son tour, veut torturer, faire couler tout le sang hors des veines unanimes. » Le prochain objet qu'il brisera, ce sera le cœur innocent d'une cousine malade dont il trouble l'agonie. Et puis, tout à coup, nous le retrouvons à la campagne, où il semble avoir repris ses sens, par une métamorphose qui ne nous est pas expliquée.

Pour rien au monde, je ne voudrais froisser une conscience neuve, ternir un regard limpide et inquiet, mais je découvre dans le pseudo-roman de Béland trop d'artificiel, trop de chiqué, pour être capable d'émotion. Ce petit jeune homme veut épater le bourgeois par l'étalage cynique et enfantin des pires turpitudes. Il tient épicerie de ses vices ou de ceux qu'il emprunte à la bimbéloterie du coin. C'est un petit jeu pervers, qui ne trompe aucun lecteur averti et qui ne rend pas très sympathique l'auteur d'*Orage sur mon corps*. Si le livre se rachetait par des dons d'écriture étincelants, même s'ils étaient malhabilement employés, on pourrait oublier la fragilité de cette mascarade d'une saison en enfer. Le style au contraire ne se distingue par aucune qualité ; il est excessif comme les sentiments qu'il véhicule, il est souvent mal assuré et d'une syntaxe toute

primaire. Rien ne vit dans ce récit que la volonté tendue du jeune auteur de nous en mettre plein les yeux, comme on dit vulgairement, de scandaliser les conformistes. Nous ne croyons pas que le rajeunissement des formules soit au prix du sens commun, de la mesure, de la beauté. Ce serait vraiment trop facile.

La quête de l'existence

Il est rare qu'un ouvrage paru au Canada français plonge au cœur des réalités et s'attaque résolument à l'Être. C'est le mérite d'Edmond Labelle de ne s'être pas contenté de la périphérie, de l'écorce des choses, mais d'avoir nourri sa méditation métaphysique des plus substantielles vérités. Sans doute de grands émules français l'ont-ils engagé et dans une certaine mesure dirigé dans cette voie; l'œuvre de Paul Claudel et du jeune et admirable Patrice de la Tour Du Pin ne lui est pas inconnue (*La quête de joie* annonce *La quête de l'existence*). Il n'empêche que Labelle s'est avancé hardiment dans un univers inexploré et qu'il a voulu embrasser le réel en sa totale plénitude.

Son essai est d'un tissu solide, rigoureux; cette pensée s'alimente aux sources d'un thomisme fécond. Sans recourir à la terminologie souvent rébarbative de l'École, il respecte la même hiérarchie intellectuelle et reconnaît les mêmes canons. Mais le vocabulaire est moderne, il nous fait sans cesse communier avec le monde extérieur et de ces correspondances entre la réalité concrète et la réalité ontologique naît un véritable chant de vie à la gloire du Créateur. « Avec l'être, voici Dieu, dont l'essence se confond avec l'existence, me voici, moi, vivant, au sein d'un monde réel qui me ravit et de mille mondes qu'il me plaît imaginaires de créer. »

La connaissance proprement rationnelle a ses limites, elle ne peut dépasser une certaine aire d'activité. Aussi n'y a-t-il pas lieu de restaurer dans sa dignité bafouée la *connaissance existentielle* à laquelle tout l'homme concourt : « le corps et l'âme, les vendanges du passé et les soleils futurs. » C'est véritablement une prise de possession unanimiste de la création, un acte de conscience absolue infiniment plus enveloppant qu'un simple acte de raison, qui procède par distinctions et exclusions. « La connaissance existentielle — lourde grappe délectable — ne s'oppose pas à la raison qu'elle déborde. Loin d'inquiéter comme un fruit douteux d'artifice contre nature, elle survient en modification, en acquisition si conforme aux plus fondamentales aspirations de l'homme, qu'il se sent recouvrer un idéal mode de connaître : une vision profonde et simple du monde... Disons le mot : c'est une contemplation. L'homme créé pour la contemplation éternelle de l'Être, s'y exerce ici-bas — au stade naturel — en contemplant les êtres. » On débouche par là dans la voie du mysticisme.

Une telle contemplation entraîne la joie et l'extase. Non pas une joie de nature purement artistique, donnée à toute âme sensible au frémissement des feuilles dans la forêt et au mariage des couleurs dans la nature. « L'émotion esthétique est une délectation à la fois sensible et intellectuelle éprouvée en face du beau. La joie existentielle est une intuition béatifiante de l'existence. La joie existentielle ne suppose pas nécessairement l'émotion esthétique, pas plus que l'émotion esthétique ne conduit infaillible à la joie existentielle, bien qu'elle en soit la voie familière et royale. »

De cette appréhension de la vérité plénière se déduisent des conclusions. Edmond Labelle en dégage quelques-unes. « L'arbitraire et flottante distinction entre talent et génie, esprit et cœur (etc.) procède d'un faux

truisme. Il n'y a que des hommes plus ou moins conscients de l'existence, plus ou moins puissants à immortaliser leur vision. » On lira aussi avec autant de plaisir que de profit les quelques pages consacrées à la vie, notamment un paragraphe qui pénètre à fond dans la psychologie mystérieuse, parce qu'en formation, de l'enfant, psychologie qui égare inmanquablement les grandes personnes censées raisonnables et rompues aux embûches de la spéculation.

Toute personne préoccupée d'écrire, c'est-à-dire de communiquer une pensée par le véhicule de vocables imparfaits et imprécis, devra réfléchir longuement sur de sagaces considérations consacrées au style. Dans notre pays tout particulièrement, d'aucuns veulent établir en principe un divorce irréparable entre la pensée et le style, comme si l'un n'était pas indispensable à l'autre, comme si le style n'était pas le soutien naturel de la pensée. On en est même venu à penser que les « recherches » du style étaient une indication certaine de frivolité d'esprit, un vain plaisir d'esthète, peu propre à retenir des penseurs aussi vides qu'abstrus. La vérité est tout autre: « le verbe constitue non un plaqué, une ornementation, mais l'expression même de la pensée humaine. »

Ici encore, Labelle poursuit sa même démonstration et distingue style essentiel et style existentiel, ce dernier « plutôt entitatif que logique, il s'évertue moins à circonscrire l'idée de l'être qu'à suggérer l'être lui-même, moins à démontrer, caser en fragments qu'à édifier, moins à expliquer et vulgariser qu'à faire. » On sait que plusieurs écrivains contemporains ont abouti à la même conclusion et ont traduit par le style de leurs ouvrages, souvent difficiles à déchiffrer pour les non-initiés, cette haute conquête de l'Etre.

Deux pages très belles sur l'amitié et l'amour, qui sont comme une paraphrase émue de cette ligne admirable au livre de Samuel: « Lorsque David eut achevé de parler à Saul, l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et Jonathas l'aima comme son âme. » Le souvenir prolonge en harmoniques infinies les joies passées. « Sur le calme de la vie intérieure peu à peu finiront par surnager la plupart, et presque à volonté, des fêtes existentielles englouties, souvent même avec plus de couleur et de relief et une joie quintessenciée. » Tout ce pèlerinage à travers la vie aboutit finalement à la contemplation sans mélange de l'Être: « Seigneur, si déjà l'existence chétive des créatures suscite en notre âme la félicité et de tels bondissements, que sera-ce quand, blottis dans le buisson ardent de ton amour, nous entendrons ta voix: « Je suis celui qui suis » ?

Ces quelques notes fourniront peut-être une idée approximative, sûrement incomplète, de l'essai dense et riche d'Edmond Labelle, qui forme la première partie de son livre; des poèmes, qu'il appelle des récitatifs, composent la seconde. Des poèmes corrélatifs de la pensée exprimée en prose, des poèmes où un lyrisme ample et magnifiquement rythmé prolonge le thème central et le développe en séduisantes harmonies. S'il recourt au vers libre, c'est-à-dire au vers affranchi des servitudes de la rime, de la coupe et de la césure classiques, il ne l'utilise pas comme une échappatoire commode pour les débridements incohérents d'une imagination en délire. Son chant s'élève avec une grande pureté; c'est une véritable possession du monde, une très attachante « quête de l'existence. » Quelques poèmes sont trop diffus et gagneraient à être davantage resserrés. *Ballade de Noël* et *Air de musette devant la crèche* seraient mieux à leur place dans un almanach. A côté de ces faiblesses accidentelles, que de beautés

authentiques ! Lisez le début d'*En ce dimanche des Rameaux*

C'était une douce vision d'antique Palestine,
 Une campagne émue à l'approche divine,
 — Quand la blancheur des murs offense l'ombre des cyprès,
 Comme un rêve trop beau qui pourtant serait vrai,
 Il venait, assis sur l'ânesse,
 Roi vêtu de mansuétude, au cortège bénin,
 Et le peuple en liesse
 Acclamait le jeune Prophète,
 En jonchant son chemin
 De branches d'olivier et de robes de fête :
 « Béni soit Celui qui vient au nom du Très-Haut,
 Hosanna, Sauveur d'Israël ! »
 Or c'était le premier dimanche des Rameaux,
 Et des palmes bruissantes noblement marchaient dans le soleil.

Labelle chante avec émotion et grandeur l'alternance des saisons sur laquelle se modèlent souvent nos états d'âme. *Il neige, Hymne au Printemps, L'invasion de l'Été*, sont des poèmes à peu près sans analogue dans notre littérature. Ici et là, une pointe d'humour, un rappel littéraire, un souvenir de lectures, comme dans *O Lac surgi brillant et vierge*:

Certains matins impératifs,
 A bord d'un vénérable esquif
 (Probablement celui de monsieur Lamartine),
 Le long de berges hérissées, aux vapeurs de résine,
 Flottant sur des rayons ambrés réfractés en faisceaux,
 Chaque vague poussait son ombre, étirant ses anneaux,
 Je courais la folle aventure avec morgue splendide
 De capitaines épris d'évanescences Atlantides.

L'année 1944 n'aura pas été vaine qui nous aura révélé un poète de cette qualité, un jeune homme déjà maître d'un talent robuste, qui ne pourra aller qu'en s'affermissant et en s'approfondissant.

Péguy et la vraie France

Ce livre a eu un destin curieux. En 1937, Jean-Marie Parent avait eu l'idée heureuse de publier un cahier en hommage à Péguy et d'inviter à y collaborer plusieurs

écrivains français et canadiens. Les circonstances ne lui ont pas permis de mettre son projet à exécution, mais il a soigneusement gardé les textes qu'il publie aujourd'hui. Rédigés avant la guerre, ils n'en sont pas cependant démodés, quelques-uns acquièrent même une signification nouvelle, lus à sept années de distance.

C'est un fait remarquable et souvent souligné que l'emprise de Péguy sur notre génération, d'un Péguy à peu près ignoré de son vivant, sauf d'un petit groupe très restreint, d'un Péguy qui par la seule puissance de son génie, sans aucun appui extérieur, a retrouvé les vérités essentielles du Français et du catholique. Ce périphe moral demeure singulièrement excitant pour nos esprits et il fournit à nos cœurs un aliment dont nous ne nous lassons pas. Les livres qu'on lui a consacrés sont nombreux; ceux des Tharaud, de Halévy, de Rousseaux, même de Secrétain qui oblige à une discussion constante, nous l'ont fait connaître et nous ont fait comprendre quelques aspects de son génie vaste comme l'océan. Et il reste toujours à glaner, tant le fonds est riche et substantiel, tant Péguy ne se laisse pas deviner aux premiers coups de sonde.

Péguy et la vraie France est un livre précieux pour tous ceux à qui le directeur des *Cahiers de la Quinzaine* a apporté un message personnel, et ils sont légion de par le monde. Il n'est pas question d'apprécier ici la valeur comparée des essais réunis sous ce titre. Soulignons seulement que Daniel-Rops signe quelques pages trop rapides, que Pierre Péguy fournit une introduction de bonne venue, que Stanislas Fumet, dans la langue assez floue qui est la sienne, plonge au nœud du drame spirituel de Péguy, que Philippe Guiberteau se livre à une polémique aussi diserte que pertinente contre le pape grimaçant du rationalisme moderne qu'est Julien Benda, que le Père Doncoeur reprend son excellente

étude sur l'âme non-habitée de Péguy, que Marcel Péguy apporte quelques propos discutables, parce que trop fragmentaires, sur la notion du mérite personnel, qu'Henri Ghéon et Claude Franchet évoquent des souvenirs, qu'Alexandre Marc prend prétexte d'une phrase de Péguy pour se lancer dans une diatribe dévastatrice et justifiée contre le mal des partis en France. D'autres signatures se retrouvent aussi, comme celles d'Emmanuel Mounier, de Léo-M. Bellerose, de Louis Doucy, de Guy Frégault, de Jean-Marie Parent. L'ensemble est d'une lecture attachante. Par ce livre, Péguy connaîtra d'autres admirateurs, qui seront bientôt des amis; pour ceux qu'il a déjà conquis, c'est une joie nouvelle qu'ils sauront goûter à son prix.

ROGER DUHAMEL.

Louis Marlio, *Problèmes d'aujourd'hui*. Éditions Parizeau, Montréal 1944.

Yves Thériault, *Contes pour un homme seul*. Éditions de l'Arbre, Montréal 1944.

André Béland, *Orage sur mon corps*. Éditions Serge, Montréal 1944.

Edmond Labelle, *La quête de l'existence*. Éditions Fides, Montréal 1944.

En collaboration, *Péguy et la vraie France*. Éditions Serge, Montréal 1944.

●

*Avez-vous payé
votre réabonnement ?*

POURQUOI?

n'iriez-vous pas choisir

- les plus nouveaux tissus
- les plus récents modèles

CHEZ LES TAILLEURS

JOLY

269 est, rue Sainte-Catherine
Montréal.

BEIair 3126



LANGAGE DE CHIFFRES

▼
Actif

1939
\$154,349

1940
\$171,988

1941
\$212,695

1942
\$456,584

1943
\$723,288

VERITABLE REVEIL NATIONAL

LA LAURENTIENNE

ASSURANCE-VIE

Siège social : Lévis, P.Q.



Lorsqu'il s'agit des produits de l'érable — Exigez toujours la meilleure qualité — La marque "Citadelle" est la meilleure.



100 % PURE



Sirup d'érable "Citadelle" • Sucre d'érable granulé "Citadelle" • Sucre d'érable "Citadelle" • Beurre d'érable "Citadelle"



Ces produits sont en vente chez tous les bons épiciers.



Les Producteurs de Sucre d'Érable du Québec
BUREAU CHEF: 5, Avenue Bégin, Lévis, Québec



POUR VOS FOURRURES

si vous cherchez Qualité, Élégance
n'hésitez pas, voyez

BLEAU & ROUSSEAU

J.-T. BLEAU

ANT. ROUSSEAU

J.-A. MASSON

3852 St-Denis

5004 Sherbrooke O.

HA. 8433

DE. 4482

Avec les hommages de

VOLCANO LIMITEE

(Chalifoux & Fils Limitée)

manufacturiers de Foyers Mécaniques, bouilloires,
fournaises et réchauds.



Usine : ST-HYACINTHE, P.Q.



Administration et vente : — 1106 Côte Beaver Hall,
MONTREAL, P.Q.



Wilfrid Girouard, vice-président et gérant général.

Les cafés et confitures de

J.-A. Désy

LIMITÉE

SONT LES MEILLEURS — EXIGEZ-LES

Lisez

“LE DEVOIR”

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

Tél. HA. 0200-0209

PERRAULT et PERRAULT
AVOCATS

511 Place d'Armes, - Montréal, Canada

ANTONIO PERRAULT, C.R.

Rés. : 64 ave Nelson, Outremont, Tél. DO. 6342

JACQUES PERRAULT, L.L.D.

Rés. : 4390 boul. Pie IX, Tél. CL. 3580

Voyez l'annonce de "LA SAUVEGARDE" à l'endos
de cette revue et pour vous assurer appelez

J.-H. LANGEVIN, C.C.S.

Assureur Conseil

Gérant Division Langevin

Bureau : HA. 7223

Rés. : AT. 4810



ÇA COÛTE PLUS
CHER! Un sinistre
évalué à \$5,000 en
1932, vous ferait
perdre aujourd'hui
\$7,000 à cause
du coût de rempla-
cement. Appelez
donc votre agent.
Protégez-vous
suffisamment.

❁ SOCIÉTÉ ❁
NATIONALE
D'ASSURANCES

41, O. S. - Jacques, Montréal, H.A. 3291

LES AMIS DE LA REVUE

ANGERS, Adrien
ASSUREUR CONSEIL
● 5851, rue Viau, Cité Jardin
CL 1767

Docteur René LAPORTE
MEDECIN
● 915, Chertier

Docteur V. ARCHAMBAULT
MEDECIN
● 3662, Adam
FR 9855

DEMERS, Pierre
PHYSICIEN
●

AUG. BRUNETTE, Ltée
PLOMBERIE-CHAUFFAGE
● 4154, rue Hôtel de Ville
PL 1946

"LES VARIETES"
PAUL DEJORDY, prop.
● 800 est, Mont Royal
CH 9815

BRAZEAU, François
CORDONNIER
● 8705, Lajeunesse

MATHIEU, Lucien, Enreg.
MARCHAND-TAILLEUR
● 2251, Frontenac
FR 1803

"CHEZ GEORGES"
SALLE A MANGER
● 350 est, Craig
MA 0730

MORIN, LOUIS-PHILIPPE c.p.a.
Comptable Public Licencié,
● 335, Boulevard Charest,
Québec

DORAIS, Jean-Louis
AVOCAT
● 57 ouest, rue St-Jacques
HA. 1336

POULIN, J.-Aimé
ARCHITECTE
● 63, Prospect, Sherbrooke, P.Q.
TEL. 1391

DUROCHER, Jos.-Armand
CHIMISTE
● 437, St Vincent
LA 7715

ROBERT, Paul-Emile
Représentant de la "Laurentienne"
● 934, est Ste-Catherine
PL 6700

LUC BEAUREGARD
Représ. de la Laurentienne
● 4052, rue Cartier
Bur. PL 6700 Rés. AM. 7779

Saison MAISONNEUVE
BACON marque "MORIN"
● 1430, De Lasalle
CL 4086-7

GAUTHIER, Art.
EPICIER-BOUCHER
● 3461 est, Ste Catherine
AM 3015

SALVAIL, Albéric
EPICIER-BOUCHER
● 3648, Adam
AM 3031

GODIN, Raymond
AVOCAT
● 4 est, Notre Dame
LA 1159

SANSOUCY, Alb.
EPICIER-BOUCHER
● 3946, Adam
FA 3607

LES AMIS DE LA REVUE

AUBE, Philippe
AVOCAT

152 est, Notre-Dame
HA 5877

LATENDRESSE & FILS Enrg.
FERRONNERIE

12057 est, N.-Dame, Pte-aux-Tr.
Zone 5-038

BEAUSOLEIL, E.
BOUCHER-ÉPICIER

1251, Champlain
CH 3712

LATULIPE, N.

TULIPPE & PAYSANNE

CRAVATES

CHAUSSE, Fernand
AVOCAT

152 est, Notre-Dame
HA 7235

MASSE, Paul
AVOCAT

152 est, Notre-Dame
BE 1971

CREMERIE BOURGET
ÉPICERIES

E. Babineau, prop.
1382 est, rue Ontario

MERCIER, Jean
AVOCAT

152 est, Notre-Dame
LA 1633

CYR, Edouard
MODELEUR

1427, Maisonneuve
AM 8984

NANTEL, Léo

Distributeur de parties de radio
1662 est, rue Ontario
CH 3052

DAIGLE

ÉPICERIE, Fruits & Légumes

Ville St-Laurent
BY 2900

ROY, J.-Omer
BIJOUTIER

1558 est, Mont-Royal
AM 2618

DESCHENE & Fils Ltée

Matériaux de plomberie et chauff.
1203 est, Notre-Dame
FR 3176-7

SANSOUCY, Arthur
BOUCHER-ÉPICIER

3995, Hochelaga
CL 2839

DUPUIS, Laurier

5600, boulevard Monk
WE 0355

TESSIER, Armand

ENTREPRENEUR - PLATRIER
1482, boulevard Morgan
CL 3432

FOURNIER, Albert

Procureur de brevets d'invention
934 est, Ste-Catherine
HA 4548

HINTON, Gaston

MERCERIE
3987 est, Ste-Catherine
FR 4244

COUR LAMBERT CLOSSE

R. Cambronne, Sec.-Trés.

ASSOCIATION CANADO-AMERICAINE

FR 9998 - Société de Secours Mutuel - MA 0730

COMPAGNIE MUTUELLE D'IMMEUBLES LIMITEE

La Caisse d'Epargne pour Prêts Mutuels
"Payé à ses membres \$8,000,000.00"

SIEGE SOCIAL : 1306 est, rue Ste-Catherine
Montréal

LA COMPAGNIE F.-X. DROLET Ingénieurs — Mécaniciens — Fondeurs

Spécialités :

ASCENSEURS MODERNES DE TOUS GENRES
SOUDURES ELECTRIQUES ET AUTOGENES, ETC.

206, RUE DU PONT - - QUEBEC

COMPAGNIE DE BISCUITS STUART Ltée BISCUITS GATEAUX TARTES

Marcel ALLARD, Alfred ALLARD,
chef à la production président et gérant gén.
235 Laurier ouest - - Montréal

LE BLOC

Le meilleur hebdomadaire politique et littéraire de la province. Chaque semaine, il apporte une réponse à l'inquiétude nationale.

Abonnement : 6 mois, \$1. — 12 mois, \$2.

Directeur : LEOPOLD RICHER

438, rue St-François-Xavier, Montréal, BE. 3091

UN BREUVAGE DES PLUS
DÉLICIEUX !

N'importe où . . .

N'importe quand . . .

LE
NECTAR
Mousseux
CHRISTIN

est le breuvage
idéal.

C'est un produit
de chez nous.



PAR LES FABRICANTS DE LA
Bière d'Épinette Christin

ASSURANCE-VIE

Fonctions

Protection
Épargne

Avantages

Souplesse
Liquidité

Caractéristiques

Sécurité
Stabilité

Compagnie d'assurance-vie

La Sauvegarde

Siège social: Montréal